

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 134—Samedi, 27 novembre 1886  
Bureaux : 80, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



MADAME VEUVE BOUCICAUT, PROPRIÉTAIRE DU "BON MARCHÉ," PARIS.—Voir page 218

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 27 novembre 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Les Canadiens des Etats-Unis : Le Révd. M. Quevillon.—Théâtres et amusements.—L'aimant et le clou.—Liste des gagnants.—Du Niger au Soudan Central.—Feuilleton : Jean-Jeudi. (suite).

GRAVURES.—Madame veuve Boucicant.—Les événements d'Orient : Le général russe Kaulbars parlant à la population Bulgare.—Gravure du feuilleton.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
<b>94 PRIMES</b>	<b>\$200</b>

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## PRIMES MENSUELLES

## TRENTÉ-DEUXIÈME TIRAGE

Le trente deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de novembre), aura lieu lundi, le 6 décembre, à 8 heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



L'APPARITION des almanachs de toutes sortes, grands et petits, pour rire et pour dormir, illustrés ou non, m'apprend que je suis bien près d'avoir vieilli d'un an.

Autrefois, quand j'étais à l'âge où les années semblent si longues qu'on voudrait les doubler pour aller plus vite, je ne pouvais pas voir un almanach sans être aussitôt plongé dans les réflexions les plus profondes.

Qui donc faisait les almanachs? Quels pouvaient bien être ces hommes doués d'une sorte de seconde vue pour prédire ce que serait l'année prochaine, pour savoir qu'elle aurait 365 jours ou même 366, et qu'elle commencerait un lundi, un jeudi ou un dimanche?

Concevoir qu'il pouvait exister des savants, assez savants pour dire d'avance, plusieurs mois, longtemps d'avance, que Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, etc, tomberaient tel et tel jour! Ne vous souvenez-vous pas combien tout cela vous étonnait?

Quant à moi, je vous assure que j'avais pour les faiseurs d'almanachs une admiration sans bornes.

Et il faut bien avouer que leur science avait bien lieu de m'étonner, puisque je ne savais que répondre quand (cela vous est peut être arrivé aussi) on me demandait : "Quel jour de la semaine tombera le vendredi saint, cette année, ou le mercredi des cendres?"

Hélas!—je ne suis pas fier—je suis resté bien souvent bouche bée devant ce formidable point d'interrogation.

Les fabricants d'almanachs le savaient eux, puis qu'ils le marquaient sur leurs petits livres.

Ils savaient et savent encore bien d'autres choses, ces hommes étonnants!

\*.\* Généralement il y avait sur une des pre-

mères pages, une gravure où l'on voyait un monsieur vêtu d'une grande robe, coiffé d'un chapeau pointu, porteur d'une grande barbe, assis, et brayant son télescope sur le ciel, sur ce ciel constellé d'étoiles, dont l'immensité me confondait.

Cet astronome, puisqu'on le nommait ainsi, m'effrayait presque, et à chaque instant je craignais de le voir se retourner avec sa lunette pour lire ma pensée dans ma petite cervelle.

C'était donc lui qui, toutes les nuits, en conciliabule secret avec les astres, recevait d'eux les renseignements qu'il écrivait dans son almanach. J'aurais bien voulu voir un astronome!

Malheureusement, il n'y en avait pas dans ma ville natale, et il aurait fallu aller à Paris pour contenter ma curiosité.

C'est ce que me disait mon grand frère, qui savait tout, lui, et qui en avait déjà vu un, je n'ai jamais su exactement où, mais il est certain qu'il l'avait vu, puisqu'il le disait.

\*.\* En tête de chaque mois il y avait d'autres gravures, représentant les signes... du zodiaque, je l'ai su depuis, mais alors, comme j'étais petit, je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait être le zodiaque et, tout ce qui me frappait, c'est qu'en haut du mois de janvier il y avait un citoyen très peu habillé, qui versait de l'eau.

Pourquoi versait-il de l'eau?  
—Parce qu'il s'appelle Verseau, me disait mon frère aîné.

Cela me paraissait un peu vague, mais enfin je m'en contentais.

Quand aux poissons, au bélier, au taureau, aux gémeaux, au cancer, au lion, à la vierge, aux balances, au scorpion, au sagittaire, au capricorne, je ne sais plus quelles explications on me donnait à leur sujet.

Peut-être ne m'en donnait-on pas du tout. Au-dessous de chacun de ces signes se trouvaient quatre autres plus petites figures : deux croissants et deux ronds, les uns blancs, les autres noirs, indiquant les différentes phases de la lune, avec la date de chacune de ces transformations.

Certes, c'était très fort tout cela, mais il y avait encore plus fort.

Mon almanach disait à quelle heure le soleil devait se lever et se coucher, et cela tous les jours, comme si le soleil devait obéir à l'astronome!

Quand j'en arrivais là, je jetais le petit livre en me disant que ce ne pouvait être que le diable qui avait écrit tout cela!

Il y avait encore d'autres choses comme le nombre d'or, l'Épacte, le Cycle solaire, la lettre Dominicale etc., etc., mots cabalistiques qui m'ont intrigué bien longtemps, d'autant plus longtemps que ma mère m'avait dit un jour qu'il n'y avait que les francs-maçons qui les comprenaient.....!!!

\*.\* Quand on peut expliquer tout ce qui se trouve dans un Almanach (je ne parle pas des historiettes, qui généralement ne valent pas cher) on sait déjà quelque chose et si je disposais de l'espace nécessaire, je voudrais vous en donner une idée générale.

On n'est pas encore un grand savant, non, mais on l'est plus que quand on ne sait rien ce qui est une vérité digne de feu M. de La Palisse.

C'est ainsi que l'Almanach nous apprend que le premier janvier prochain sera le deux millions quatre cent dix mille deux cent soixante treizième jour de la création du monde, en admettant l'Ère Julienne.

Vous voyez que c'est très intéressant, mais je m'en tiendrai à ce seul renseignement pour aujourd'hui, afin de ne pas dévoiler trop de secrets.

En voyant tant d'almanachs tous les ans, à pareille époque, dans les vitrines des libraires, vous vous figurez sans doute que c'est une marchandise qui rapporte son poids d'or; c'est une illusion.

Un journaliste, très savant, très intelligent, très astronome, M. Walter H. Smith, président et fondateur de l'Association Astro-météorologique, me disait dernièrement qu'il avait fait l'année dernière un bénéfice de ..... Douze piastres!

Il est vrai que Smith est le seul qui sache faire un almanach vraiment sérieux et savant et que

malheureusement son livre ne contient pas..... d'historiettes banales.

Douze piastres! Soyez donc savant après cela!

\*.\* Mais les savants sont de singuliers gens et, bénéfice ou non, ils continuent leur œuvre, souvent même au péril de leur vie.

Un exemple? en voici un tout neuf:

Les amiraux et les ingénieurs de marine de guerre de tous les pays s'occupent toujours, vous le savez, de trouver les moyens les plus surs et les plus prompts d'envoyer leurs semblables dans l'autre monde et, c'est grâce à leurs travaux qu'on a eu les navires cuirassés, les batteries flottantes, les monitors et enfin les torpilles.

Comme toujours aussi, tout le monde n'est pas du même avis. Les uns soutiennent que les torpilles sont irrésistibles tandis que les autres restent fidèles aux cuirassés.

Les expériences qui ont eu lieu dernièrement en Angleterre ont été tout à fait au désavantage des torpilles, mais la majorité des experts ont affirmé que les essais avaient été mal conduits et déclaré qu'on ne pourrait vraiment arriver à une conclusion sérieuse, que quand on aurait affaire à de véritables combattants.

Aussitôt lord Charles Beresford à offert de trouver et de commander un équipage qui voudrait volontairement monter le vaisseau attaqué.

— "La question est seulement de savoir si les torpilles réussiront à me faire sauter, oui ou non. Eh bien! moi, je dis que je ne sauterai pas, car j'empêcherai les torpilles d'avancer. Essayez!"

C'est magnifiquement brave cela, et si téméraire que ce soit, on ne peut s'empêcher de dire qu'un homme prêt à se soumettre à pareille épreuve, a du nerf et du dévouement.

\*.\* Mais j'ai mauvaise grâce à parler de savants à une époque où il n'y a plus d'ignorants, ou plutôt à une époque où l'aplomb prend souvent la place de la science.

Et voici quelques réflexions d'un écrivain français, M. Jean Lefranc, qui trouvent leur application partout, car elles sont vraies, exactement vraies, quoique dites un peu brutalement:

Étudiez l'histoire pendant vingt-cinq ans, cela ne vous empêchera pas d'être traité d'ignorant par un savantasse qui aura lu par hasard une vieille chronique ou un fait historique d'une importance secondaire.

Les plus grands politiques sont jugés et traités de bêtes par des individus qui savent à peine épeler un journal et qui souvent même le tiennent à l'envers.

Un badigeonneur se fait critique d'art; il traite les artistes du haut de sa grandeur. Lui seul est en effet capable de faire de la peinture sur une grande échelle.

Et que dirai-je des journalistes? Autrefois, en payant sa place au théâtre, on acquerrait le droit de siffler les acteurs. Aujourd'hui, moyennant cinq ou même dix centimes, on achète un journal et on se fait un doux devoir de déclarer que le rédacteur est un imbécile.

Je connais un poseur qui, avant d'aller au café, ne manque jamais de feuilleter son dictionnaire et d'y chercher un mot baroque dont il a soin de se servir à tout propos. Vous ne le comprenez pas?... C'est que vous n'êtes qu'un âne!

"Le plus grand malheur des gens d'esprit, c'est d'être jugés par les imbéciles."

On verra aussi les malfaiteurs crier au voleur pour détourner d'eux l'attention publique; les escrocs et les usuriers trouveront tout le monde malhonnête.

N'est-ce pas que vous avez déjà des noms sur le bout de la langue, après avoir lu cette citation?

\*.\* LE MONDE ILLUSTRÉ, suivant toujours sa marche progressive, commencera la semaine prochaine la publication des portraits des députés élus aux dernières élections.

Une notice biographique y sera jointe.

A ce propos, la direction du journal rappelle à nos représentants que la plupart d'entre eux ont répondu à la circulaire par laquelle on leur demandait leur portrait et quelques notes, dates, les concernant; il nous en manque encore plusieurs.

Nous espérons, cependant, compléter sous peu notre série, mais on comprendra qu'il nous serait difficile, sinon impossible, de publier les portraits des députés qui ne nous les auraient pas envoyés.

Nous voici en pleine sainte Catherine, jour de joies toujours nouvelles, toujours attendue chaque année avec plus d'impatience par les jeunes..... et même par les vieux.

Les jeunes rient de leur bon rire franc et sonore, s'amuse de tout cœur et font, sans le savoir, pro-

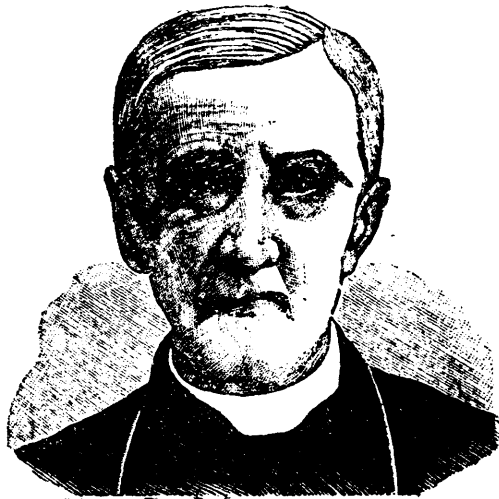
LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS

M. L'ABBÉ JOSEPH QUEVILLON

**M**ONSIEUR l'abbé Joseph Quevillon a été l'un des principaux pionniers de l'œuvre grandiose, à laquelle nous devons l'organisation de centaines de paroisses canadiennes-françaises catholiques, sur le sol de la Grande République.

Ces paroisses ont aujourd'hui presque toutes de belles églises et dépendances curiales ; un grand nombre ont des écoles catholiques et françaises, plusieurs même, au-delà de trente, croyons-nous, ont des couvents et des écoles de Frères. L'on peut dire que tous les instants de la vie de cet apôtre infatigable ont été consacrés à la gloire de son Créateur et au bien-être de ses semblables.

M. Quevillon est né à Saint-Vincent de Paul (île Jésus), le 10 juin 1805. En 1812 il entra au collège de Montréal, et fut ordonné prêtre le 22 septembre 1829, par Mgr Lartigue.



Il fut successivement curé ou vicaire à Saint-Ours, Berthier, Saint-Roch, Terrebonne, Saint-Mathias, Sorel, Saint-Polycarpe (Canada). En 1842, M. Quevillon alla prendre la cure d'Oswégo (Etats-Unis) et y demeura un an. Puis il revint au Canada, où il s'occupa d'abord de la cure de Saint-Hilaire et ensuite celle de Sainte-Elizabeth. En 1844, il remplaça temporairement M. Lavallée, curé de Saint-Vincent de Paul. Après avoir passé environ un an dans cette paroisse, il vint habiter Burlington (Vermont), pendant quatre ans ; de là il desservait les paroisses de Brandon, Vergennes, Milton, Saint-Albans, la Grande-Ile, etc.

Après avoir demeuré pendant quelque temps à Burlington, il vint prendre la desserte de l'île Bizard, et partit ensuite pour l'île du Prince-Edouard, où il passa trois ans.

M. Quevillon repassa de nouveau aux Etats-Unis et vint habiter d'abord Syracuse (N. Y.), et ensuite Pittsfield (Mass.) ; il y exerça pendant douze ans les fonctions curiales.

Depuis quelques années, ce saint missionnaire s'est retiré du ministère actif et a continué de demeurer à Pittsfield, où il s'est construit une chapelle privée et fondé une Fraternité de Saint-François d'Assise, où il espère finir ses jours.

THÉÂTRES ET AMUSEMENTS

THÉÂTRE ROYAL

On donne à ce théâtre, cette semaine, *A prisoner for life*. Ce grand drame à sensation fait les délices des habitués de ce théâtre, avec ses scènes tragiques et du plus haut intérêt qui se succèdent à tire-d'ailes.

La mise en scène est superbe, et les acteurs sont de premier ordre.

C'est tout un événement, et la preuve du mérite de ce drame se trouve dans le fait que chaque acte est chaleureusement bissé par les spectateurs.

SALLE NORDHEIMER

Notice semi-scientifique à propos des soirées de Polyorama qui vont avoir lieu à la salle Nordheimer.

Nous n'avons pas ici à plaider la cause de l'enseignement par les yeux. Il y a longtemps qu'elle est gagnée auprès des gens instruits, éclairés et dégagés des préjugés. Il y a longtemps en effet que rien ne peut, dans l'enseignement, remplacer ce que l'on a vu ; les choses se gravent

vision de souvenirs pour leur âge mûr et pour leur vieillesse.

Les vieux revoient leurs beaux jours d'autrefois dans les yeux brillants de cette charmante jeunesse qui s'ébat près d'eux et leurs voix douces et fraîches chassent pour un instant de leur esprit les soucis et les inquiétudes de la vie.

Pousard a bien rendu cette pensée dans les vers suivants :

Que la voix des enfants, que l'aspect de leurs yeux  
Rendent vite le calme à nos cœurs orageux ;  
C'est comme un pur matin dont la fraîche rosée  
Descendrait lentement sur ma tête épuisée.....

Beaux enfants, égayez vous donc, soyez joyeux, soyez bruyants même, échevelés et légers élanchez vous dans la ronde, courez, sautez et soyez la rosée qui vient nous rafraîchir.

Enfants conservez nos vieilles coutumes, n'oubliez pas la *tire*, et vive sainte Catherine !

\* \* Vous savez qu'on s'occupe beaucoup trop de l'aïcisation en France et mon amour pour notre mère patrie ne m'aveugle pas assez pour ne pas le déplorer.

C'est au contraire parce que j'aime beaucoup la France que je regrette les fautes que commet le Gouvernement.

En combattant la nouvelle loi sur l'enseignement Mgr Freppel a fait un discours plein de bon sens qui aurait dû convaincre les députés si la majorité n'avait pas été préjugés et avaient pu être convaincus.

On a chassé les religieuses des hôpitaux, ce qui est idiot, on vient de faire une nouvelle sottise en trois lignes.

Voici en effet comment la nouvelle loi sur l'enseignement est conçue :

— Dans les écoles publiques de tout ordre, l'enseignement élémentaire est exclusivement confié à un personnel laïque.

Cela de crainte que les religieux, les prêtres, les frères et les religieuses ne s'occupent trop de politique !

“ Vous me rappelez, dit Mgr. Freppel, ce trappiste de Bellefontaine, dans mon diocèse, qui disait lors de l'expulsion, en 1880 ; mais qu'est-ce que nous avons donc fait à ce malheureux Louis Philippe pour qu'il nous expulse de notre monastère ? Le saint homme se croyait encore sous le règne de Louis Philippe. ”

“ Ah ! par exemple, continuait l'éminent orateur, je ne le propose pas comme modèle de science historique contemporaine aux instituteurs et aux institutrices, congréganistes ou non. Mais ce fait nous montre combien on fait peu de politique dans les congrégations religieuses. ”

Il est de fait que le clergé s'occupe d'affaires plus sérieuses que la politique.

\* \* Par contre, un petit coin d'Europe où la politique règne en souveraine, c'est la Bulgarie.

On cherche un roi !

Voyons qui veut une consonne ? On n'est pas difficile, on n'exige qu'une chose, être le fidèle exécuter des volontés du Czar, empereur de toutes les Russies.

La position ne tente pas grand monde, paraît-il, car l'exemple de ce brave Alexandre prouve qu'elle n'est pas inamovible et que le trône n'est pas solide.

J'ai connu un brave garçon qui ne cessait de rêver qu'il voudrait être roi.

— Eh bien, lui dit-on un jour, si vous étiez roi, que feriez-vous ?

J'abdiquerais !

*Leon Ledem*

L'amour est-il une faiblesse ? Non. C'est le contraire : c'est un effort. Ne faut-il pas conquérir, garder ? Tous ces actes supposent un grand déploiement d'énergie morale. Quelque chose que ce soit qui ait une valeur aux yeux des hommes s'acquiert par la lutte : bonheur, gloire, amour, vertu. L'épreuve nous est une mesure comme la pierre de touche l'est à l'or. Quand l'amour nous récompense, c'est que nous avons su le mériter.

d'une manière bien plus profonde, bien plus durable, bien plus exacte. Le souvenir en effet est plus puissant et plus fidèle. Ce mode d'enseignement exige en outre moins d'efforts ; et à une époque où la multiplicité des connaissances à acquérir menace de devenir si considérable, ou serait bien blâmable de dédaigner des procédés qui permettent d'apprendre plus, avec moins de peines, moins de fatigues, dans un temps beaucoup moindre.

Pour l'histoire, la géographie surtout, aucune méthode n'est aussi attrayante de l'enseignement par les projections.

Instruire en amusant, c'est étendre la somme de ses connaissances et trouver un moyen de plaisir au lieu de quelque chose de rebutant qui n'inspire que du dégoût et de la lassitude.

L'AIMANT ET LE CLOU

FABLE

L'amour, ô mes amis, par son pouvoir magique  
Et son effluve magnétique,  
De près comme de loin nous attire toujours.  
Écoutez mon petit discours :  
Un clou forgé d'hier (il était bien novice,  
L'instruire, entre nous, lui rendait grand service),  
Un matin fut jeté tout au fond d'un tiroir.  
Dans cette nouvelle demeure,  
Qu'il habitait depuis une heure,  
Se trouvait certain objet noir  
Une sorte de pierre  
Dont le dur vêtement, une armure de guerre,  
Fit réfléchir notre compère.  
Vous avez deviné que c'était un aimant ;  
Mais notre jeune clou n'était pas un savant,  
Et le jugeant sur l'apparence,  
Car il ignorait sa puissance,  
A s'éloigner de cet objet  
En lui-même déjà sougeait  
Son prudent projet de retraite  
Doucement il exécutait,  
Lorsque tout à coup stupéfait,  
Un obstacle inconnu l'arrêta....

O miracle ! le jouvenceau,  
Subissait un charme nouveau,  
Cédant au pouvoir qui l'attire,  
A la pierre, dans son délire,  
Va s'unir ineffablement....

\* \*

Ma fable, ici, finit tout simplement :  
Le clou, c'est l'homme, et la femme, l'aimant.

PH. BOSE.

PRIMES DU DERNIER TIRAGE

LISTE DES RÉCLAMANTS

**Montréal**—Dame veuve P. Pouliot, 230, rue Jacques-Cartier ; A. Dépatie, coin des rues Ste-Catherine et Visitation ; A. Demers, 2191, rue Notre-Dame ; M. Lussier, 229, rue Wolfe ; Dame W. Perrault, 2339, rue Notre-Dame ; Dame veuve Pierre St-Onge, 77, rue St-Antoine ; P. Daigle, 1372, rue Notre-Dame ; Dame Adélaïde Cardinal, 199, rue Chatham ; Delle Julie Béhise, 142, rue Montcalm ; H. A. Héty (\$2.00), 204, rue St-André ; J. S. Martineau, 292, rue St-Elizabeth ; Napoléon Jacques, 1366, rue Notre-Dame ; S. Z. Fournelle, 422, rue Ste-Catherine ; Joseph Lafort, 381, rue Montcalm ; A. Chamberland, 152, rue Jacques-Cartier ; Louis Carpentier, 256, rue St-Dominique ; Dame F. X. Plouffe, 149, rue des Inspecteurs ; A. Deneau, 2023, rue Notre-Dame ; Zotique Pilon, 2124, rue Notre-Dame ; Charles Métivier, 18, rue St-Laurent ; J. Tardif, 1397, rue Champlain ; Alfred Bonnin, 2, carré du marché St-Laurent ; Dosithe Pelletier, 498, rue Maisonneuve ; Paul Et. Quintal, 317, rue De Salaberry ; Honoré Riendeau, 777, rue St-Jacques ; Napoléon Tétreault, 297, rue Amherst ; Napoléon Laboué, 37, rue De Salaberry ; Chs. Dépatie, 294, rue St-Dominique ; Léon Laurent, 1362, rue Notre-Dame ;

**Québec**—Joseph Gouge (\$5.00), 65, rue St-Patrick ; Pierre Drolet, 102, rue St-Georges ; Amédée Robitaille, 216, rue St-Jean ; Pierre Guilbeault, 36, rue Parent, St-Sauveur ; James Jans, 18, rue Bagot, St-Sauveur ; Léon Gaboury, 225, rue St-Jean ; F. X. Trépanier, 1, rue Colomb, St-Sauveur ; Louis Goulet, 92, rue Ste-Gertrude, St-Sauveur ; Odilon Samsom, 23, rue Hermine, St-Sauveur ; Joseph G. Tourangeau, 6, rue Tourangeau ; F. Béland, 284, rue St-Jean ; Joseph Rondeau, 386, rue St-Jean ; J. E. Lavergne, 77, rue Fleury ; Léon Rondeau, 339, rue St-Valier ; Elzéar Marois, 248, rue St-Jean, Moïse Côté, 5, rue St-Jérôme, St-Roch.

**Ville St-Henri**—Alfred Guidi (\$4.00), 87, rue St-Augustin ; Paul Jegou, 84, rue Rose-de-Luna.

**Hochelega**—Dame veuve François Sareault, 16, rue Moreau.  
**Village St-Gabriel**—Dame Auguste St-Michel, 3317, rue du Grand-Tronc.

**Ottawa**—J. A. Bernard, 20, rue York.

**Maskinongé**—H. Fleury.

**St-Hyacinthe**—Félix Fournier.

**Sherbrooke**—Adolphe Byette.

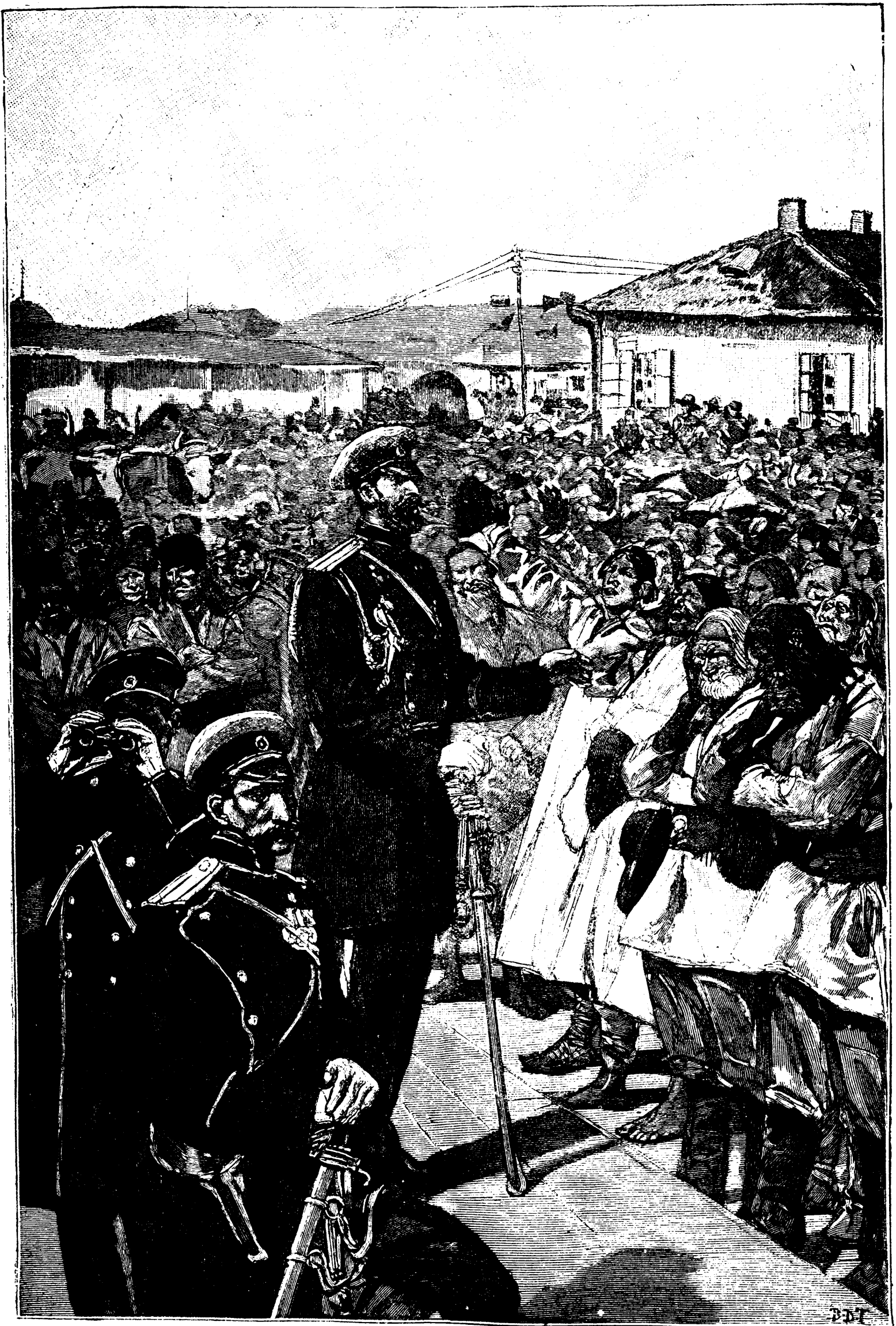
**Beauharnois**—Madame veuve S. A. Leblanc.

**Lowell, Mass**—J. U. Turcotte, 204, rue Middlesex.

**Cambridge, Vt**—H. Léonard.

**Ville St-Jean-Baptiste**—S. Demers, 231, Avenue Laval.

Le public est toujours lent à concevoir les belles choses dans leur auguste simplicité.—LISZT.



LES ÉVÉNEMENTS D'ORIENT. — LE GÉNÉRAL RUSSE KAULBARS PARLANT A LA POPULATION BULGARE

VOYAGE DANS L'AFRIQUE EQUATORIALE

## DU NIGER AU SOUDAN CENTRAL

V

Le bracelet de la négresse.—Le roi Oputa.—Mort de Go-Fast.—Fêtes et sacrifices humains.—Départ d'Ogbekin.—Les rochers d'Iddah.—Excursion néfaste.— Désertions.—Seul !

Les indigènes du pays d'Annam où nous parvînmes le lendemain, sont beaux, grands, bien faits, et dans les ornements dont ils se parent, j'ai remarqué une particularité qui n'existe que parmi eux : au lieu d'avoir aux jambes, comme presque tous les nègres du Niger, de lourds bracelets d'ivoire ou de cuivre, il portent à la cheville une façon de cymbales métalliques très fines, mais d'au moins quinze à dix-huit centimètres de diamètre ; on les prendrait pour des plats à barbe, troués au centre afin de permettre d'y passer le pied ; une fois en place, pour peu que la jambe engraisse ou gonfle, impossible de se défaire de cet incommode ornement dont on reste l'esclave jusqu'au tombeau.

Il est à observer, d'ailleurs, que les gros bracelets d'ivoire, dont les opulentes négresses du Niger s'enlacent la cheville, ne sont qu'un vain ornement, mais que bel et bien ils tiennent lieu d'un véritable serment de fidélité, c'est l'équivalent de l'anneau nuptial que mari et femme échangent en Europe, avec cette différence toutefois que la bague du mariage s'égare souvent trop aisément, tandis que le bracelet de la négresse est pour la vie rivé à sa jambe ou à ses jambes.

Ce n'est point pour elle un accessoire bien agréable, loin de là : on se figure aisément le poids d'un morceau d'ivoire creusé dans la partie la plus large d'une défense d'éléphant, et qui va de la cheville à la naissance du mollet. Le creux en est tout juste suffisant pour y pouvoir passer le pied, non sans peine cependant, ni sans douleur.

Pour gênante que soit cette parure, toute femme qui la donnerait, la vendrait ou, par malencontre, la briserait, passerait pour avoir forfait à ses devoirs ; elle serait répudiée, chassée avec mépris, et qui sait si d'un accident ou d'une maladie on ne lui ferait pas un crime qui lui coûterait la vie ? Plus d'une fois j'ai tenté de me procurer l'un de ces fameux anneaux, en échange d'étoffes et de perles dont la vue excitait au plus haut point la convoitise des femmes à qui je m'adressais. Je n'y suis point parvenu. Volontiers elles m'auraient tout abandonné, mais leur anneau, jamais !

Heureux, bienheureux les nègres, si au cœur de leur femme la fidélité est aussi bien ancrée que l'est à leur cheville l'anneau d'ivoire qui en est le symbole !

Cependant, nous nous rapprochions sensiblement du Niger ; les criques, souvent si sombres et si étroites dans l'intérieur, s'élargissent, s'éclaircissent, et des pirogues de pêche nous croisent fréquemment. En nous voyant, les nègres qui les montent manifestent une vive surprise, mêlée de crainte ; mais, au demeurant, ils ont l'air pacifique, et même je réussis à leur acheter du poisson et des légumes. Ils m'apprirent que le grand Osi-

mirin (le Niger) n'était pas loin, et qu'eux-mêmes en revenaient, après avoir été au marché d'Oputa.

Ce nom, qui me rappelait un roi nègre que j'avais vu précédemment à Accre, me frappa ; je multipliai mes questions, et enfin j'acquis la certitude que j'étais bien réellement dans le pays d'Ogbekin, et que le grand cours d'eau où je naviguais était un bras de la rivière Inam. Bientôt, en effet, j'entrevis à l'horizon une large échancrure : c'était le Niger que j'avais devant moi, tandis que sur la rive gauche de la crique, à peu de distance du fleuve, apparaissait la capitale du roi Oputa, Ogbekin.

—Hourrah ! hourrah ! clamèrent joyeusement mes rameurs.

Braves gens ! sans murmurer jamais, ils venaient d'accomplir une bien rude tâche. Si parfois ils avaient tremblé, du moins ils s'étaient courageusement battus à l'heure suprême du danger. Pour eux, le Niger, c'était le salut, la sécurité, le repos ; et gaiement, dans la naïveté de leur âme, ils le saluaient en chantant.



Ils la précipitent au fond des eaux. — (Page 238, col. 1).

A peine mes pirogues amarrées en face d'Ogbekin, les indigènes accoururent en foule et s'amarèrent près du rivage. Sans m'inquiéter d'eux, je m'en allai chez le roi, précédé d'un Croumane muni d'un drapeau qui, d'ordinaire, flottait à l'arrière de ma pirogue, et suivi de Go-Fast, que quatre de mes hommes portaient couché dans un hamac.

Averti de ma présence, Oputa vint à ma rencontre avec une nombreuse escorte. Je le retrouvai tel que je l'avais connu, rêveur et triste.

Il me souhaita la bienvenue d'une façon assez originale : après m'avoir donné une poignée de main à l'ordinaire, il me retint un doigt entre le pouce et l'index, et ne le lâcha qu'après l'avoir, tout en le serrant, fait glisser jusqu'au bout. En même temps il répétait coup sur coup le mot *onova*, qui est l'indice, assure-t-on, de la plus vive amitié.

Il me mena alors à ses caves, et après m'avoir fait servir du vin de palme, des bananes et des kolas, il m'invita à lui raconter mon voyage, et, à son exemple, les chefs groupés autour de lui suivirent attentivement le récit de ma traversée de l'Ibo !

Lorsque j'en vins au combat qu'il m'avait fallu livrer dans les criques de N'Subé, l'assemblée fut comme pendue à mes lèvres. Pour peu que je l'y eusse excité, le roi s'en serait immédiatement allé en guerre pour venger l'injure qui m'avait été faite. Je profitai de ces bonnes dispositions pour lui recommander mon blessé, qu'il fit aussitôt transporter dans une de ces huttes, sous la sauvegarde du libia ou docteur. Quant à moi, il m'offrit pour demeure un petit corps de logis entouré d'une galerie où je suspendis mon hamac.

Le lendemain matin, je m'apprétais à aller voir notre malade, lorsque, accouru à moi, mon chef d'escorte s'écria :

—Go-Fast se meurt !

Arrivé près de lui, je constatai que réellement

son état était désespéré ; j'en fus d'autant plus surpris que la veille je l'avais laissé convalescent, et un instant je soupçonnai le docteur nègre d'être un vil criminel. Mais j'eus bientôt le mot de l'énigme. Oputa avait fait distribuer en abondance des vivres à mon escorte ; gourmand comme ses pareils, Go-Fast, malgré ma défense, avait à lui absorbé une bonne partie des intestins d'un mouton. Sa glotonnerie lui avait valu une indigestion formidable qui lui fut fatale : à midi, en dépit de tout, il expirait.

Son décès m'affligea d'autant plus que je m'attendais à le voir produire sur l'esprit de ses compagnons un effet désastreux. Je savais qu'ils ne m'abandonneraient pas tant que nous serions dans les États d'Oputa, qui leur aurait fait donner la chasse ; mais une fois en route, en serait-il encore de même, maintenant qu'ils m'avaient vu impuissant à sauver l'un des leurs de la mort ?

Afin d'honorer la fidélité et la bravoure de Go-Fast, je lui fis faire un enterrement solennel.

Cependant, Oputa continuait à se montrer très empressé auprès de moi ; il m'accompagna lui-même dans plusieurs excursions que je fis autour d'Ogbekin, et m'expliqua certains us et coutumes propres à son peuple, ainsi que sa manière de gouverner, manière qui, en beaucoup de points, est la même chez les grandes tribus du bas Niger.

A deux jours de là, l'époque de la pousse de la nouvelle igname (patate douce) étant survenue, le roi m'invita à la cérémonie dont elle est l'occasion.

Dès l'aube, les trompettes d'ivoire, les *konkas*, l'annoncent solennellement. Bientôt toute la tribu s'assemble en face des huttes royales, où je rejoins moi-même mon hôte. Les dignitaires arrivent, et tous saluent respectueusement leur souverain, devant qu'il leur soit interdit de s'asseoir. Chaque haut personnage est escorté d'un serviteur qui porte une grandealebasse ou *fan*.

Puis le roi se lève, m'engage à le suivre ; la foule s'ébranle autour de nous et le cortège se dirige vers un large bombax (cotonnier africain), planté sur la place en face de nos demeures. Là se trouve le libia, prêtre et médecin, entouré de ses acolytes.

A notre arrivée, les chefs, le roi à leur tête, s'avancent vers le prêtre fétichiste et déposent à ses pieds le contenu de laalebasse qu'ils ont apportée,

à savoir : une demi-douzaine d'ignames fraîchement récoltées, des amandes de Kola et du poisson frais.

Le libia prend trois ignames qu'on vient de cuire, et les coupe par morceaux. Chacun des chefs, à commencer par le roi, en reçoit un qu'il avale en disant :

—Grâces soient rendues à Tshuku qui permet que je mange le *wayé* ! Tel est le nom de la nouvelle igname.

Le tout se termine par un festin où se consomme le contenu des Calebasses, tandis que le libia s'en retourne à sa demeure, nanti des offrandes qu'il a reçues des fidèles.

Chez les tribus d'Ogbekin et chez tous les peuples riverains du Niger, il se célèbre une autre solennité qui, malheureusement, témoigne d'une profonde barbarie, et qu'il sera bien difficile d'extirper : c'est la fête annuelle de l'expiation, à propos de laquelle ont lieu deux sacrifices humains. L'un s'accomplit en secret, et est destiné à laver les fautes du roi ; l'autre se fait publiquement et a pour but d'expier les crimes du peuple.

D'ordinaire, les victimes sont de jeunes vierges enlevées à des tribus ennemies ou achetées à une peuplade voisine, des étrangères par conséquent.

Quand s'offre le sacrifice public, les prêtres-fétichistes couvrent de fleurs, de feuilles, d'oripeaux de tous genres la tête de la pauvre enfant qui va être immolée, et la mènent, toute nue, hors de l'enceinte de la ville.

Le peuple est là qui l'attend.

Dès qu'elle apparaît, hommes, femmes et enfants la menacent du poing en la chargeant d'imprécations, poussent d'atroces hurlements, se livrent à de violentes contorsions, et crient à tue-tête :

—*Arrayé ! arrayé !* (maudite, maudite), s'imaginant de la sorte rejeter toutes leurs fautes sur l'infortunée, et l'en rendre responsable.

La victime est alors mise à mort par les prêtres. Chez les peuplades dont le Niger arrose le territoire, ils la conduisent en pirogue jusqu'au milieu du fleuve, et là, après lui avoir attaché un poids au cou, ils la précipitent au fond des eaux, tandis que sur la rive la foule continue à hurler : *Arrayé ! arrayé !*

Cependant, il était temps pour moi de songer à poursuivre mon voyage ; je me défilai à Ogbekin de certaines marchandises qui m'allaient devenir inutiles sur le haut fleuve et au Bénoué et les échangeai contre d'autres que je trouvais chez Oputa ; je licenciai les gens d'Onitska, et, conser vant seulement le guide et les Croumanes, j'avisai au départ. On entassa dans la pirogue, outre mes colis, mes armes, mes munitions, une montagne de provisions de bouche dont le roi m'avait fait présent.

C'est à regret qu'Oputa me voyait partir. Pour me faire ses adieux, il avait convoqué ses dignitaires et ses femmes, et, s'imaginant m'être agréable, tous comme s'il s'était agi de moutons ou de défenses d'éléphants, il voulut me faire cadeau de l'une de ses favorites ; je déclinai cette offre et, l'ayant remercié de son hospitalité, je gagnai le large au milieu du fracas d'une vive fusillade qui saluait mon départ.

Le surlendemain, j'arrivai en vue d'Iddah, avant-poste de l'invasion musulman qui, du Soudan, rayonne déjà sur toutes ces tribus riveraines ; j'amarrai ma pirogue au milieu du dédale rocheux à travers lequel le fleuve s'est creusé un large et profond chemin, et je passai la nuit en cet endroit. Quelle majesté et quel silence ! Déchiré par places, le voile de granit qui nous entoure découvre des fragments d'horizon bleu sombre tout parsemé d'étoiles ; resserrée entre les rocs qui la bordent, l'eau roule avec un sourd fracas qui seul trouble le calme de cette imposante nature.

Le jour suivant, ayant repris la route, comme nous manquions de vivres, je résolus d'atterrir vis-à-vis d'un petit village que je voyais à quelque distance de la rive. Je descendis avec le guide et trois hommes, laissant Sea-Breeze et trois autres à la garde du canot.

Nous marchâmes près d'une demi-heure avant que d'atteindre cette mince bourgade, où notre arrivée produisit naturellement une indescriptible panique ; à grand-peine j'achetai quelques poules et des légumes, après quoi je regagnai le fleuve.

Quelle ne fut pas ma surprise de ne retrouver dans ma pirogue ni Sea-Breeze, ni les trois hommes que j'y avais laissés avec lui ! Un instant je crus qu'ils avaient été attaqués, emmenés en esclavage, peut-être ; mais tout était en place dans le canot : aucune arme, aucun ballot ne manquait.

—Vos hommes ont désertés, me dit le guide. Depuis la mort de Go-Fast, ils étaient atterrés ; jamais ils ne vous auraient suivi au Bénoué, où ils avaient la persuasion de trouver la mort.

Cette révélation m'émut douloureusement. Ma position était critique : avant même d'avoir atteint le Bénoué, la couardise de mes gens menaçait de tout compromettre.

Debout dans mon canot à moitié vide, je haranguai alors ceux qui restaient, et je fis serment devant eux de tuer sans pitié quiconque tenterait encore de désertier.

La nuit nous surprit tandis que nous avions repris la nage ; et, bien que fort alarmé, je ne tardai pas à m'endormir profondément, car j'étais excédé de fatigue.

Au milieu de mon sommeil, je me réveillai soudain en sursaut ; j'ai cru entendre l'eau clapoter. L'obscurité m'environne et, pressentant une catastrophe, je me lève et m'en vais, furetant autour de moi.

Plus une âme ! Ma pirogue est vide !

Les lâches ! ils ont gagné la terre à la nage, et sans doute ils sont déjà loin, car un silence de mort répond seul aux coups de feu que machinalement je tire vers la rive.

Ils ne m'ont rien dérobé, non plus que leurs compagnons ; la terreur seule les a guidés : ils fuient et ils n'auront pas fait deux lieues dans l'intérieur des terres qu'inafailliblement ils seront sacrés par les naturels ou réduits en esclavage !

J'attendis le jour en proie aux plus cruelles angoisses, désespérant de mon entreprise, de ma vie même.

Elles sont bien longues les heures que l'on passe ainsi ! avec quelle impatience je soupirais après le jour ! à quoi bon, cependant ? L'éclat du soleil changera-t-il rien à l'horreur de ma position ? Ne valait-il pas mieux la nuit sans lendemain que le lendemain sans espérance ?

ADOLPHE BURDO.

(A suivre)

## MONTREAL FLORAL NURSERIES.

128, RUE SAINT-DENIS

Bouquets, Couronnes, Décorations Florales, etc., etc., exécutées à court avis.

### FLEURS

De tous genres, toujours en mains et à des prix modérés.  
J. BENNETT,  
Gérant.



## MANTEAUX

Nous avons le plaisir d'attirer l'attention du public sur l'exposition quotidienne d'articles pour Dames, qui se fait dans les

SALONS DE MODES

DE

## Mlle CHAMPAGNE

752, RUE STE-CATHERINE

Ces articles sont tous de confections supérieure et du plus haut goût, parmi lesquels nous remarquons spécialement un assortiment considérable de Chapeaux, qui est sans contredit le plus varié et le plus nouveau que nous ayons vu. Nous attirons plus spécialement l'attention des Dames sur la grande quantité de

### MANTEAUX

qui sortent des ateliers de Mlle Champagne. Ces nouveautés sont surtout remarquable par la richesse de l'étoffe, leur coupe élégante et la bonne confection. On trouve aussi dans ces Salons de riches étoffes de marchandises, des garnitures de fantaisie et nouvelles, et tout ce qui est généralement nécessaire pour le vêtement de Dames. Les femmes élégantes sont surtout priées de visiter les

## SALONS DE MODES DE Mlle J. CHAMPAGNE

Car elles y trouveront un choix de marchandises et des avantages qu'elles ne pourraient trouver ailleurs. 1

## AUX FAMILLES

Nous avons le plaisir d'annoncer les ventes d'hiver de la maison L. M. Perreault. Cette maison se recommande par son ancienneté. Aussi voit-on les acheteuses au courant des ventes à bon marché, et des nouveautés du jour, faire préférablement leurs achats importants à cette maison, qui possède toujours des marchandises fraîches et variées, car son stock se renouvelle à chaque saison. Cette maison peut aussi offrir des avantages exceptionnelles dans ses prix, car elle fait ses achats au comptant et sauve par là les intérêts ruineux qui retombent toujours sur les marchands qui achètent à terme.

Nous ne pouvons trop conseiller aux familles canadiennes d'aller visiter les étoffes à manteaux du plus haut goût, les étoffes à robes nouvelles, les pluches, les velours, les garnitures de toutes sortes, qui s'étaient dans les vitrines et sur les comptoirs de la maison

**L. M. PERREAULT,**  
225, RUE ST-LAURENT

Mesdames, lisez



Qui n'a pas vu les broderies artistiques, la lingerie et les vêtements de toutes sortes pour dames et enfants, les jolis paniers aux formes les plus originales, les sacoches et les portapantouilles de la plus haute fantaisie, les coussins et les *tidies* aux plus merveilleux dessins, les couvre-pieds qui sont des modèles d'art et de patience par leur superbe travail, les patrons les plus nouveaux pour étampes, qui n'a pas vu toutes ces choses qui se confectionnent dans les

ATELIERS de MODES

— DE —

## Mme BRAZIER

127 RUE ST-LAURENT

n'a certainement rien vu. La réputation des ateliers de cette dame est faite, et nous ne voudrions faire inutilement des éloges sur la confection supérieure des objets de fantaisie qui en sortent.

Des modèles d'articles de fantaisie et d'ouvrages de tous genres vous sont montrés sur votre demande, et vous n'avez que l'embaras du choix pour ordonner la confection de ce que vous désirez avoir.

**N'oubliez pas de faire une visite.**

## SOLLICITATIONS IMPORTANTES !

Nous sollicitons respectueusement toutes les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ à venir faire une visite à notre établissement, c'est la maison par excellence pour les ÉTOFFES A ROBES, les ÉTOFFES A MANTEAUX, les FLANELLES et LAINAGES DE TOUTES SORTES... Nous faisons aussi les manteaux sur commandes à des prix très modérés. Notre département de modes renferme ce qu'il y a de plus recherché dans les CHAPEAUX, PLUMES DE FANTAISIE, GARNITURES, RUBANS et POMPONS, et des modistes expérimentées peuvent satisfaire les goûts les plus difficiles. Tant qu'aux bas prix de nos marchandises, qu'il nous suffise de dire que nous tenons à conserver la réputation que nous avons déjà acquise, de vendre à meilleur marché que partout ailleurs.

## GAGNON & TOUSIGNANT

desCoin rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine

MONTREAL

L'amélioration notable que les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont remarquée depuis quelque temps dans nos gravures, est due au nouveau système que nous employons, le "Gillotage" sur zinc perfectionné.

A ce propos, nous donnons avis aux intéressés que l'administration du MONDE ILLUSTRÉ ne se refusera pas à vendre ses clichés de gravures à d'excellentes conditions.

UN CADEAU DÉLICAT

La librairie C. O. Beauchemin et fils vient de publier la troisième édition du charmant ouvrage de M. Louis Fréchette : *Les Fleurs Boréales. Les Oiseaux de Neige, poésies canadiennes couronnées par l'Académie française.* Ces poésies forment un beau volume in-12, impression très soignée sur papier de luxe. Le prix de l'ouvrage est de \$1.00 broché, et \$1.25 élégamment relié. Nous ne saurions trop recommander ce bijou littéraire à nos lectrices surtout ; c'est un des plus jolis cadeaux que l'on puisse offrir à l'occasion des fêtes.

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La Gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine. Cartes de Visites : 75 centimes la douzaine. Une visite est sollicitée.

**HORACE PEPIN, L. D. S.**  
CHIRURGIEN-DENTISTE

61, RUE ST-GABRIEL,  
Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques  
MONTREAL

**FRANCEUR & STE-MARIE**

Fabricants et importateurs de  
CHAPEAUX ET FOURRURES  
601, RUE SAINTE-CATHERINE  
2me porte Est, de la rue Amherst  
SPÉCIALITÉ : FOURRURES FINES

ROBES ET MANTEAUX

Mlle C Lemieux, ci-devant du Grand Syndicat, désire informer sa nombreuse clientèle, et le public, qu'elle se chargera de la confection de manteaux et de robes à la plus grande satisfaction et à des prix relativement bas.

Confection supérieure, coupe de haut goût.  
Mlle C. LEMIEUX  
818, rue Sainte-Catherine, Montréal

**30 DAYS' TRIAL**  
**DR. DYER'S VOLTAIC BELT**  
BEFORE — AND — AFTER  
Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial.  
**TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,**  
WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOSS OF VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The grandest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for Illustrated Pamphlet free.  
**VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.**

**LE PALAIS D'ARGENT**

33 RUE ST-LAURENT

**Cadeaux de Noces**

**d'Anniversaires de Naissance**

Un fait qui n'est pas encore grandement reconnu, c'est qu'on trouve au PALAIS D'ARGENT, 33 RUE ST-LAURENT (à quelques portes au-dessus de la rue Craig, un

**Assortiment d'Argenteries**

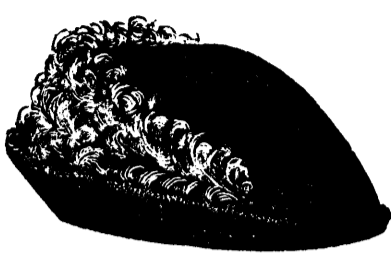
aussi riche et varié qu'en puisse offrir n'importe quelle grande maison de cette ville. Ayant l'avantage d'une location réduite, comparativement aux autres maisons des rues Notre-Dame et St-Jacques, faisant le même commerce, les propriétaires du

**PALAIS D'ARGENT**

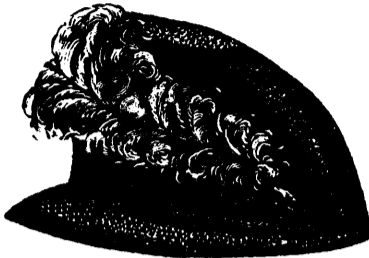
sont en état d'offrir leurs marchandises à des prix véritablement bas, et invitent cordialement et respectueusement le public à faire une visite à leur stock. Voyez leurs vitrines, pour les derniers dessins dans les argenteries et articles plaqués.

**LE LANSDOWNNE !**

NOUVEAU CASQUE EN FOURRURE POUR DAMES



Le "Lansdownne" comme Casque.



Le "Lansdownne" comme Bonnet.

M. A. BRAHADI informe respectueusement les Dames de Montréal qu'il peut maintenant prendre des commandes pour le CASQUE LANSDOWNNE EN FOURRURE, que les personnes les plus compétentes déclarent être le plus recherché, charmant, fashionable et unique des casques en fourrure pour dames jusqu'ici soumis à leur approbation et à leur choix. En vérité, on en fait tant de louanges, que je me suis assuré du patron et de tous droits prévenant l'infraction en Canada, de sorte qu'on ne peut l'acheter que de moi.

Nous avons actuellement un certain nombre d'échantillons de faits, que j'ai grand plaisir à montrer aux dames qui voudront me favoriser d'une visite. Je désire respectueusement mettre les dames en garde contre les imitations. Les seuls casques véritables portent mon nom et la marque d'enregistrement du Dominion, No 4, en date du 2 octobre 1886, Ottawa.

**A. BRAHADI,**

COIN DE LA RUE NOTRE-DAME ET COTE ST-LAMBERT

OBJETS D'ART

Les personnes désireuses de s'installer convenablement et richement ne sauraient mieux faire que d'aller visiter la

**MAISON A. SIMARD**

qui possède sans contredit le plus beau stock de Gravures, toiles, Peintures, cadres, Miroirs, moulures, Objets de fantaisie, Articles de Paris, Corbeilles en Sèvres

Pour cadeaux de nocces et du jour de l'An

Les images chromo-lithographiques et sur acier, de cette maison, sont considérées comme des objets d'art, et nous ne saurions trop encourager les amateurs de les aller visiter. Son exposition de tableau est une des plus riches du Dominion, et les cadres et moulures fabriqués par cette maison sont supérieures à tout ce que nous avons vu jusqu'à aujourd'hui, et sont vendus à des prix défilant toute concurrence.

La maison A. SIMARD s'occupe de redorer de tous genres, et garantit chaque commande, laquelle est toujours exécutée promptement et soigneusement. Une visite à cette maison, No 1662, rue Notre-Dame, convaincra l'acheteur des avantages offerts.

**Chester's Cure !**

Pour la Toux Rhumes Catarre  
L'Asthme Bronchites Enrouements Etc, etc.

**LE GRAND REMEDE CANADIEN**

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

**W. E. CHESTER,**

461, rue LaGauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00  
" petite boîte..... 50

**VETEMENTS D'AUTOMNE !**

Nous voulons rappeler à nos clients et amis, que le temps froid va bientôt se faire sentir, et qu'il est nécessaire d'être préparés au changement. Evitez la presse en donnant de bonne heure vos vêtements à laver ou à teindre. Toutes étoffes légères ou fanées paraissent chaudes et confortables lorsqu'elles sont teintées en une bonne couleur foncée. Effets en tous genres pour messieurs et dames faits à la plus grande satisfaction. Médaille d'or pour la teinture

**British American Dyeing Company,**  
Bureaux : 221, rue McGill ; 2435, rue Notre-Damé ; 693, rue Ste-Catherine.

**EMBELLISSEZ VOS DEMEURES !!**  
Rien ne paraît aussi bien dans un salon qu'un  
**JOLI CANDELABRE**  
L'objet le plus utile dans une salle à dîner est  
**Une Lampe à Suspensoire EN CUIVRE**  
Un article nécessaire pour une salle est une  
**JOLI LAMPE DE PASSAGE**  
Lorsqu'elle est pourvue d'un beau Globe en verre de couleur, l'effet est vraiment plaisant.  
**Wiley's China Hall**  
1801 Rue Notre-Dame.  
Nous vendons la véritable HUILE AUSTRALE DE PRATT.

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la  
**PHARMACIE EDMOND LEONARD,**  
et nous avons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eau dentifrices, etc, sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au  
No 1615, RUE NOTRE-DAME,  
convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

**ARCAND FRERES**

Informent respectueusement leurs clients, et le public, que leurs achats d'automne sont complétés, et que chaque département est assorti de manière à satisfaire les plus difficiles. Leurs prix sont à la portée de toutes les bourses, et l'ancienneté de leur maison est une garantie que ple ne et entière satisfaction est toujours donnée à l'acheteur. La clientèle trouvera surtout les plus grands avantages, dans l'achat des manteaux de Dames et habillements pour Messieurs, spécialités de cette maison.

**111, RUE ST-LAURENT, MONTREAL**

**VICTOR ROY**

**ARCHITECTE**

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

FUMEZ LE CIGARE

**DOCTOR**

R. COURTEAU & CIE.,

210 - RUE CRAIG - 210

MONTREAL

**AU PUBLIC**

Voici un certificat qui mérite d'être lu : Je, soussigné, certifie avoir souffert d'un rhumatisme inflammatoire, pendant onze ans. J'étais devenu incapable de marcher, lorsque mon médecin me conseilla de boire de l'Eau Saint Léon. Depuis cinq mois j'en ai fait un usage constant et je suis complètement rétabli, je serais heureux de donner des renseignements à ceux qui en désireront.

F. X. LATOUR, épicier.  
No 305, rue des Allemands

E. Massicotte et frère, seuls agents pour le Saint Léon Water Co., 217 rue Ste Elisabeth, Téléphone No 810 A., à l'enseigne du gros fanal.

**LA SEULE PLACE**

Ou tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

**M. A. RACICOT**

No 220, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL

Etant toujours sûr de pouvoir acheter à de ses Remèdes Sauvages Patentés, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choléras de toutes sortes guéris en moins de trois heures ; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Rife, etc. Dites-le à tous vos parents, voisins et amis et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe P. Q., dans le bloc des Diles Larivière.

**JE SUIS FIER DE LE DIRE**

Je, soussigné, François Dagenais, tailleur de pierre, demeurant au No 335, rue Saint-Hypolyte, déclare et dit que : " Depuis treize ans, je souffrais horriblement de la maladie de l'Asthme, et, sur la fin de l'hiver dernier, j'étais devenu si faible, si souffrant, que mon médecin m'ordonna d'abandonner mon ouvrage, me disant que j'étais incurable, que je ne pouvais vivre longtemps et que j'étais exposé à tomber mort en travaillant. Depuis lors je n'ai pas pris de mieux, si ce n'est qu'un mois d'août ; informé du docteur herboriste Leduc, au No 634, rue Saint-Laurent, que je consultai, et qui me garantit que, si je prenais de son remède pour la Coqueluche, je serais guéri en quelques semaines. Après en avoir pris une semaine, je me sentis capable de reprendre l'ouvrage ; trois semaines plus tard, j'étais entièrement guéri.

Je me fais alors un devoir, tout en remerciant M. Leduc pour son remède, dont la valeur ne peut être payée suivant ses hautes qualités, de déclarer publiquement ma guérison.

Ne sachant signer, je fais ma marque en faisant cette déclaration en présence des témoins ci-dessous :

FRANÇOIS D. DAGENAIS, marque

Cyrille Lortie, ferblantier.  
Antime Daoust, boucher.  
Jos. Laurin, marchand de bois.  
Maurice Daoust, boucher.

Témoins.

Montréal, 3 novembre 1886.

**DECLARATION**

Par devant les témoins soussignés, Z. Sancier, marchand de meubles, demeurant au No 983, rue Saint-Laurent, Montréal, déclare et dit : " Depuis seize à dix-sept ans, il souffrait horriblement, dans les saisons d'automne et d'hiver principalement, de la maladie de l'Asthme, et, qu'ayant été informé du " Remède de Leduc, " pour la Coqueluche, il en a fait usage pendant quatre semaines, et il est maintenant complètement guéri."

Il signe la dite déclaration, ainsi que les témoins :

ZOTIQUE SANCARTIER.

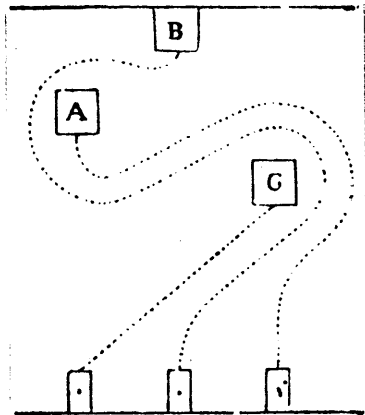
THOMAS BARRY,  
ED. N. NAIRNE BLACKBURN, témoins  
Montréal, 27 octobre 1886.



RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 232.—PASSE-TEMPS ANAGRAMMATIQUE  
Retrouver, par la décomposition de la phrase qui suit, le titre d'une œuvre de poésie :

JE REVE D'ALLER SEUL, AMI  
SOLUTION :



ONT DEVINÉ :

C. E. Bouchard, ville St-Henri; F. C. Laberge, Ste-Philomène; Félix Cloutier, Joseph Garneau, M. Leclerc, Anicet Chénard, Québec; Joseph Hupé, Henri Paquin, David Corriveau, J. S. Goyer, E. Laronde, Etudiant, Mlle Emma Lagacé, Montréal; L. Z. Forgues, Mlle Belzémire Rousseau, A. Morency, O. Delisle, A. Barbeau, Capt. J. E. Bernier, Québec; M. J. Trenman, Trois-Rivières; H. W. Précourt, North Attleboro; Frs. A. Cloutier, L'Islet; Mlle A. Meddon, Mlle L. Dufresne, Ottawa; Mlle Blanche Brossard, Sorel; P. Bertrand, L. Jacques, Mlle E. Dépatie, J. A. Paré, Montréal.

Livres étrennes! Livres d'étrennes!

ON TROUVERA A LA LIBRAIRIE

**C. O. BEAUCHEMIN ET FILS,**  
256 ET 258, ST-PAUL

Un grand choix d'ouvrages reliés avec luxe pour Cadeaux et Etrennes.  
Ouvrages religieux, et littéraires. Très belles éditions d'ouvrages Canadiens. Livres de Piétés et de Piété; Albums d'images pour les enfants, etc., etc.  
Cartes de fantaisie, avec devises en français, nouvelles et inédites. Cartes unies, frangées et sachets. Cartes de visites, tous les genres. Cartes à jouer. Albums à photographies et autographes, le plus riche assortiment. Articles de fantaisie, etc.  
Un catalogue détaillé des cartes de fantaisie, cartes de visite, cartes à jouer, sera adressé sur demande. Le catalogue de littérature est en préparation, on est prié d'en faire aussi la demande.



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes,  
ALLEZ CHEZ

**A. NATHAN,**  
71, ST-LAURENT ET 1916 NOTRE-DAME

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec ambres, depuis 10 cts; 10,000 cannes, depuis 5 cts. Aussi un assortiment complet d'objets de tabacolistes. En gros et en détail.  
Venez immédiatement profiter du bon marché.

**REDUCTIONS ENORMES**

Sur toutes nos MARCHANDISES d'ici à la dissolution, au mois de janvier prochain

TOUT EST VENDU A SACRIFICES

—AU—

**SYNDICAT CANADIEN,**

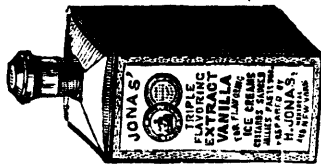
DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

23511

**"JOHNSTON'S FLUID BEEF."**

ETABLIE EN 1870



Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.  
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.  
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.  
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue, etc.,

**HENRI JONAS & CIE.,**

10 - RUE DE BRESOLES - 10

(BATISSES DES SOEURS)

MONTREAL

**HENRI LARIN,**

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT - LAURENT - 18

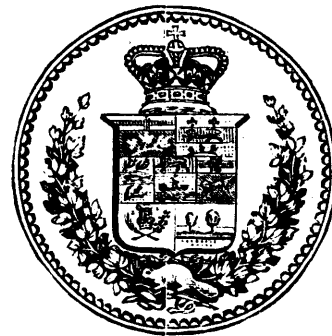
MONTREAL

**SOYONS SERIEUX**

Voici l'Automne avec ses grands vents et ses pluies froides



MÉDAILLE D'OR  
MÉDAILLE D'ARGENT  
DEUX DIPLOMES  
7 PREMIERS PRIX



**T. R. BARBEAU**

LE POPULAIRE MARCHAND-TAILLEUR AU

1899 - RUE NOTRE-DAME - 1899

A dernièrement reçu de la célèbre maison H. et J. SHAW, de Huddersfield, Angleterre, l'assortiment le plus complet et le plus varié d'ETOFFES A PARDESSUS, TWEEDS POUR HABILLEMENTS, les SERGES du plus riche fini, etc., etc.

Spécialité de HARDES FAITES pour hommes et enfants.

Le département des vêtements faits sur commande est sous l'habile direction de M. ISIDORE DRAGON.

Le stock de FOURRURES de toutes sortes est maintenant au complet.

—CHEZ—

**T. R. BARBEAU**

1899, Rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel Balmoral.

**LABBÉE & CIE,**  
MARCHANDS DE

Ferronneries,  
Peintures,  
Huiles, Vernis, Vaisselles,  
Verreries,

USTENSILES DE CU SINE, Etc

—AU—

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE,  
MONTREAL

**J. M. FORTIER**

—DE LA—

Fabrique de Cigares

**"CREME DE LA CREME"**

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

**CANVAS BACK**

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

**NOISY BOYS**

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. K&S-2-10

**MEUBLES**

En Vieux Chêne.

**MEUBLES DE TOUS GENRES.**

Sets de Salons, de Chambres, &c.

GRANDE VARIETE

ET A DES PRIX REDUITS.

Une visite à nos immenses entrepôts convaincra l'acheteur des avantages que nous offrons au public.

**W. KING & CIE,**

652, RUE CRAIG, Montréal

**HENRY SCHMITH,**

168, RUE SAINT DENIS

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

**MAGASIN DE L'UNION,**

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.

PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 27 novembre 1886

## JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite)

Il se rendit ensuite dans son cabinet de travail, écrivit quelques lignes sur une feuille de papier à ses armes, mit cette feuille sous enveloppe et traça la suscription suivante :

" Monsieur Théser,  
" Inspecteur de la brigade de sûreté,  
" Préfecture de police."

Ceci fait, il plaça l'enveloppe dans son portefeuille, quitta son siège, prit son chapeau et ses gants, et s'appretait à rejoindre sa voiture quand on frappa discrètement à la porte.

—Entrez... dit-il.

La porte s'ouvrit et un jeune homme en grand deuil franchit le seuil.

Ce jeune homme avait environ vingt et un ans ; il paraissait de cinq ou six ans plus âgé, non qu'il fût un viveur précoce et que son teint pâli, ses paupières rougies, offrissent les traces irrécusables des nuits passées autour des tapis verts ou dans les cabarets, le nouveau venu était un travailleur ardent, obstiné, et l'étude le vieillissait prématurément.

—Bonjour, mon père... dit-il en s'approchant du duc et en lui tendant les mains que le vieillard prit et serra sans grande effusion, en répondant :

—Bonjour, mon cher Henry... Bonjour...

Le jeune homme que nous venons de présenter à nos lecteurs se nommait de par la loi Henry, marquis de la Tour-Vaudieu.

Nous disons : *de par la loi*, car il était non pas le fils véritable, mais le fils adoptif du duc Georges.

Cette adoption avait eu lieu dans des circonstances assez bizarres, qu'il est important de connaître.

Un an après la mort de son frère aîné Sigismund, Georges de la Tour-Vaudieu, dont nous ne tarderons point à raconter brièvement le passé, devenu duc et énormément riche, se rallia à la branche cadette, ce à quoi Sigismund n'avait jamais consenti, et devint un familier des Tuileries.

La reine Marie-Amélie désira lui faire épouser une orpheline de grande famille et de grande beauté, M<sup>lle</sup> de Pontarmé, presque sans fortune il est vrai, mais qui devait hériter d'un grand-oncle plus qu'octogénaire et singulièrement original, le marquis de Lesnevel.

L'héritage futur était considérable. Le nouveau duc, devenu ambitieux et désirant se concilier les bonnes grâces de la reine, consentit sans répugnance, comme aussi sans entraînement.

Une fois marié, Georges de la Tour-Vaudieu entreprit de se faire bien venir de l'oncle de sa femme et n'y réussit point.

Le marquis de Lesnevel, bizarre au-delà du possible, fantasque jusqu'à l'in vraisemblance, et âgé

de quatre-vingt-neuf ans, lui déclara carrément un beau jour que sa nièce n'hériterait point de ses biens, qu'elle en aurait seulement la jouissance, et qu'il comptait en laisser la propriété à l'enfant qui naîtrait de l'union de M<sup>lle</sup> de Pontarmé et de M. de la Tour-Vaudieu.

—Et encore faudra-t-il que cet enfant soit un garçon, eut-il soin d'ajouter, sinon mes domaines et mes titres de rentes iront aux hospices jusqu'au dernier morceau de terre et jusqu'au dernier sou.

Ce fut un coup très rude pour le duc Georges, et aussi pour la duchesse à laquelle il fit part de la résolution de son oncle, résolution irrévocable, ils le sentaient bien tous les deux, étant donnés le caractère absolu et l'entêtement du marquis.

Rien cependant n'empêchait encore d'espérer que les conditions imposées par le marquis seraient remplies.

Mais une année s'écoula, puis une deuxième et alors ces conditions semblèrent irréalisables.

—Je suis volé comme dans un bois ! pensa le duc en se servant du langage imagé de son ora-

fant, rien ne les empêche d'en adopter un... Je me contenterai d'un fils adoptif...

C'était un ultimatum.

Il ne s'agissait point de discuter mais d'agir et d'agir au plus vite, car le marquis baissait rapidement et pouvait s'éteindre d'un moment à l'autre. A coup sûr cependant il ne se laisserait pas surprendre par la mort sans avoir testé.

Où prendre le fils indispensable ?

M. de la Tour-Vaudieu s'en alla tout droit à l'hospice de la rue d'Enfer, et quinze jours plus tard un petit garçon, déposé dans la tour des Enfants trouvés pendant la nuit du 24 septembre 1837, devenait par acte authentique marquis de la Tour-Vaudieu.

Il était temps...

Un mois après cette adoption le marquis de Lesnevel mourut, et le duc Georges, tuteur de son fils adoptif, entra en jouissance des biens qu'on laissait à ce fils.

Henry grandit à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Dès son plus jeune âge il fit preuve d'une vive intelligence, d'un bon caractère, d'un cœur excellent, et conquit l'affection de ceux qui l'entouraient.

Le duc lui-même s'attacha vaguement à lui et l'aima tout autant qu'il pouvait aimer, c'est-à-dire d'une façon fort égoïste.

L'enfant se développa rapidement au physique et au moral.

L'intelligence que nous avons signalée devenait brillante. L'amour du travail, la soif de savoir, s'emparaient de l'adolescent, et quoique ses idées et ses aspirations ne fussent point conformes à celles du duc Georges, ce dernier le laissait agir à sa guise.

Ses études classiques achevées, il voulut faire son droit. Son droit terminé, son diplôme d'avocat en poche, il voulut plaider.

Henry de la Tour-Vaudieu débuta donc au barreau, et ses débuts furent assez brillants pour attirer sur lui l'attention générale.

Le duc, que bon nombre de ses amis félicitaient chaudement, se contentait de répondre en haussant les épaules :

—Il a du talent, c'est bien possible, mais à quoi ça le mènera-t-il ? Que voulez-vous, c'est un original !

XVI

Au moment où nous venons de le voir entrer dans le cabinet de celui qu'il appelait son père, Henry était un jeune homme d'une apparence re-

marquablement séduisante.

De taille moyenne et très mince, il avait le teint pâle, d'une blancheur et d'une finesse toutes féminines.

Ses cheveux d'un blond cendré se bouclaient sur son front pur, et l'expression de ses grands yeux bleus offrait une douceur infinie.

Le duvet soyeux d'une barbe blonde et presque naissante estompait les contours harmonieux de son visage.

Cet enfant trouvé, recueilli dans un hospice, offrait le type accompli et un peu anglais d'un gentleman appartenant à la plus haute aristocratie.

—Je vous trouve bien pâle ce matin, Henry, lui dit le duc, êtes-vous souffrant ?...

—Nullement, mon père... mais j'ai travaillé cette nuit...

—Pourquoi vous fatiguer ainsi ?...



Abel, le frère de Berthe, subissait les atteintes suprêmes du mal qui devait l'emporter à vingt-cinq ans. (Page 18, colonne 1).

geuse jeunesse.

Néanmoins il ne jeta point, comme on dit, le manche après la cognée.

La reine avait souhaité le mariage accompli, c'était à elle de parer au désastre.

Des amis du duc et de la duchesse, amis fort bien en cour, mirent respectueusement Sa Majesté au courant de ce qui se passait.

Elle promit d'intervenir et le fit en effet.

Le vieux maniaque ne céda point tout de suite à la royale intervention, il avait son idée fixe et n'en voulait pas démordre.

Il finit cependant par proposer un accommodement.

—J'ai résolu, dit-il, que l'héritier du nom et des biens du duc Georges serait aussi mon héritier, et cela sera, sinon tout ira aux hospices ; mais si M. et M<sup>lle</sup> de la Tour Vaudieu ne peuvent avoir d'en-

—J'avais à étudier un dossier...  
—Il fallait l'étudier plus tard... Rien ne vous pressait, je suppose...

—Pardonnez-moi, mon père... L'affaire dont il s'agit vient demain à l'audience, et la plaidoirie que je dois prononcer me préoccupe beaucoup...

—Allez-vous encore défendre quelque ennemi de nos institutions?... demanda M. de la Tour Vaudieu d'un ton sec.

—Non, mon père... Je plaiderai dans un procès en divorce, pour une pauvre femme coupable assurément, mais que la conduite odieuse de son mari rend presque excusable.

—A la bonne heure... Je préfère mille fois cette cause à celle que vous avez soutenue il y a deux jours...

—Ah ! vous savez cela, mon père... dit Henry avec quelque embarras.

—Je sais tout ce qui vous concerne... Je ne pouvais donc ignorer que vous avez prêté l'appui de votre parole à l'un de ces dangereux journalistes qui, faisant de leur plume une arme empoisonnée, prétendent régenter l'Etat et substituer leurs opinions subversives à celles du souverain et des grands corps constitués...

Disons en passant que Georges de la Tour Vaudieu s'était rallié à l'empire comme jadis à la royauté de Juillet, ce qui lui avait valu le titre de sénateur et les émoluments attachés à ce titre.

—Et, continua-t-il, vous avez eu la funeste habileté d'obtenir pour ce folliculaire un scandaleux acquittement... Je ne vous en félicite point. On en parlait hier en haut lieu sans paraître s'apercevoir de ma présence, on déplorait votre conduite en une telle occurrence, et je me trouvais, par votre fait, dans une situation bien embarrassante et bien fautive, je vous assure... Je vous le demande avec instance, mon fils, ne commettez plus de légèretés dont on pourrait injustement me rendre responsable...

—Je suis au désespoir de vous avoir déplu, mon père, répondit Henry, mais je ne comprends guère comment on pourrait vous rendre responsable de ma conduite, quelle qu'elle soit.

—Ce serait une injustice, je le répète, reprit le duc, mais je suis dans une position trop élevée pour n'avoir pas beaucoup d'envieux, par conséquent beaucoup d'ennemis, enchantés qu'il se présente un prétexte, bon ou mauvais, pour s'attaquer à moi... Souvenez-vous, Henry, que je me suis rallié à l'empire, qu'il a droit à mon dévouement et à celui des miens, et qu'il importe de faire oublier que mon frère aîné et moi-même avons été les défenseurs ardents et convaincus de la royauté légitime d'abord et du trône de Juillet ensuite... Evitez donc de vous compromettre, et de me compromettre en même temps, en prêtant l'appui de votre éloquence aux ennemis acharnés du gouvernement.

—Mon père, j'ai plaidé selon ma conscience...  
—Soit, mais votre conscience ne vous empêcherait point de vous taire... Vous êtes un la Tour Vaudieu que diable !... ne l'oubliez pas !... D'imprudentes plaidoiries pourraient vous faire perdre...

—Quoi donc, mon père ? interrompit Henry. L'estime des honnêtes gens ? Je ne le crois pas. Mon client avait émis dans son journal une opinion sincère et qui n'avait en somme rien de subversif. La forme seule de sa polémique était trop violente... Je ne pouvais lui refuser le concours qu'il sollicitait de moi... L'avocat est investi d'un mandat comme le prêtre... Il se doit à tous... et surtout à l'accusé qu'il considère comme non coupable... Mon client était dans ce cas, et le tribunal s'est trouvé en communion d'idées avec moi puis qu'il a répondu par un acquittement au réquisitoire du ministère public.

—Il a eu tort ! s'écria le duc.

—Je vous demande respectueusement, mon père, la permission de n'en rien croire...

—Où prenez-vous des opinions si différentes des miennes ?... Est-ce le comte de Lilliers, charmant homme d'ailleurs, mais poussant l'absurdité jusqu'à se croire et se dire libéral, qui vous les inspire ?...

—J'honore et j'aime M. de Lilliers, que vous estimez aussi, mon père, puisque vous recherchez son alliance en songeant à me marier avec sa fille, mais pour les opinions je ne prends conseil que de moi seul... Je vous en supplie, mon père, évitons

de parler politique, et soyez sans inquiétude à mon sujet... Je n'oublierai jamais que par vous je m'appelle Henry de la Tour-Vaudieu.

Le duc poussa un soupir. Il n'était pas convaincu.

Le jeune homme reprit, pour changer la conversation :

—Votre valet de chambre vient de m'apprendre que vous ne déjeunez pas à l'hôtel...

—Oui, j'ai des courses à faire... Je m'arrêterai dans un restaurant quelconque et j'irai ensuite au Sénat... Aviez-vous quelque chose à me dire ce matin ?

—J'avais à vous demander si vous aviez bien voulu vous occuper de mon ami Etienne Loriot ?...

—Ah ! ce jeune médecin dont le nom est si ridicule...

—Son nom est ridicule peut être, quoique je ne voie pas trop en quoi, mais Etienne est rempli de cœur et de talent...

—Cela doit être, puisque vous vous intéressez à lui... Eh bien ! j'ai fait hier une démarche dans son intérêt, et je regrette de ne pouvoir vous donner une bonne nouvelle aujourd'hui...

—Ainsi, cette place de médecin sous-chef à l'hôpital Beaujon, que je sollicitais pour lui ?...

—A été accordée, il y a trois jours, à l'un de ses concurrents...

—Ah ! tant pis ! tant pis !... Cela m'afflige beaucoup !... Certes le choix qu'on a fait peut être bon ; mais, je le déclare avec certitude, le docteur Loriot méritait mieux la place que celui qui l'a obtenue, si distingué qu'il fût ! Quelles objections a-t-on soulevées contre lui ?

—Une seule... son âge...

—Il a vingt et un ans, c'est vrai, et l'on n'admet pas qu'un si jeune homme puisse en savoir aussi long qu'un homme de trente ans ! Et cependant, pour certaines natures d'élite, les années de travail comptent double... Etienne a la science d'un vieux médecin...

—C'est ce que j'ai cru pouvoir certifier, d'après votre affirmation. Je n'ai rien obtenu pour votre condisciple...

—Dites mon ami, mon père, mon meilleur ami. Nous sommes entrés au collège, Etienne et moi, le même jour, à la même heure... Qui donc pourrait le connaître mieux que moi, puisque nous ne nous sommes jamais quittés ?... Marchant côte à côte dans les mêmes classes, nous avons reçu notre diplôme de bachelier ensemble et, le jour où on le proclamait docteur en médecine, on me nommait, moi, docteur en droit... Si j'étais malade, très malade, je ne voudrais pas à mon chevet d'autre médecin que lui, car il me semble que lui seul pourrait me sauver.

—Eh ! mon Dieu, je ne discute pas son mérite, mais je voudrais vous voir des amis de votre rang... des jeunes gens de votre monde...

—Etienne, mon père, est le fils d'un ancien soldat tué sur un champ de bataille en Algérie... C'est une noblesse qui en vaut une autre, celle-là !

—Je sais... je sais... fit le duc avec un sourire de dédain, et il a été recueilli par son oncle... un cocher de fiacre...

—Un honnête homme, mon père, et un cœur généreux, puisque avec ses humbles ressources il a trouvé moyen de faire donner à son neveu l'éducation que je recevais moi-même... moi, Henry de la Tour-Vaudieu... C'est beau, cela, mon père ! c'est superbe et c'est émouvant ! Ne le trouvez-vous pas ?

—Sans doute, mais je vous trouve aussi beaucoup trop enthousiaste dans vos appréciations... Vous êtes jeune, plein d'ardeur, d'inexpérience, et par conséquent d'imprudence !... Prenez garde de vous embarquer à l'aventure dans des relations qui engagent l'avenir et qui pourraient plus tard vous sembler bien gênantes... Il est probable qu'après moi la bonté du souverain vous appellera à siéger à ma place au Sénat, mais il faudra mériter une si haute faveur... C'est déjà bien assez, c'est déjà trop peut-être, de songer à prendre pour femme une jeune fille dont le père, un bon gentilhomme cependant, siégera à la Chambre sur les bancs de l'opposition...

—Je vous l'ai fait observer déjà, mon père, interrompit Henry, c'est à vous qu'est venue la pensée de ce mariage...

—Parce que je vous savais épris de M<sup>lle</sup> de Lil-

liers, qui est une adorable jeune fille, et je ne veux point contrarier vos sentiments...

—En amour ? fit Henry avec un sourire.

—Ni même en politique... poursuivit le duc qui sourit à son tour... Avec l'âge vos opinions se modifieront... quand l'ambition viendra...

—J'en doute un peu, mon père...

—Et moi j'en suis sûr... Cet entretien a duré longtemps... Je vous quitte...

Georges de la Tour-Vaudieu monta dans le coupé pé qui l'attendait devant le péristyle de l'hôtel.

—Où va monsieur le duc ? demanda le valet de pied en fermant la portière.

—Au Café Anglais... Mais d'abord au bureau de poste de la rue de Bourgogne.

A l'endroit désigné la voiture s'arrêta.

## XVII

M. de la Tour-Vaudieu descendit et jeta lui-même dans la boîte la lettre adressée à M. Théfer, inspecteur de la brigade de sûreté, à la préfecture de police.

Henry dejeuna rapidement, sortit à pied, gagna la rue du Bac, puis le quai et traversa le Pont-Royal.

Il allait s'engager sur la place du Carrousel quand il s'arrêta en attendant prononcer son nom. En même temps un fiacre s'arrêtait près de lui en se retenant le long du trottoir.

Un jeune homme descendit de ce fiacre tandis que le cocher, mettant son chapeau à la main, s'écriait :

—Monsieur Henry, bien des salutations !... Croyez vous que j'ai de la veine aujourd'hui !... je trimballe dans mon sapin, dans mon fameux numéro 13, la gloire future de la faculté de médecine... aussi Trompette et Rigolette ont des jumbes, les bonnes bêtes, à damer le pion à l'express de Marseille !...

—Bonjour, monsieur Loriot... répondit le jeune homme en souriant de la prose imagée du cocher de fiacre, et en tendant la main au jeune homme qui s'avancait vers lui.

Ce jeune homme, beau garçon de vingt et un ans, aux cheveux et aux yeux noirs, aux traits réguliers, à la figure énergique et douce à la fois, n'était autre qu'Etienne Loriot dont Henry et le duc s'entretenaient une heure avant cette rencontre.

Pierre Loriot, son oncle, solide gaillard d'une cinquantaine d'années, à la figure ronde et rouge, aux cheveux grisonnants et coupés en brosse, avait une physionomie ouverte, des yeux vifs, de bonnes grosses lèvres où se trouvait en permanence un sourire jovial.

—Mon cher Etienne, dit Henry au médecin, je serais allé te voir dans l'après-midi, car je viens de causer de toi, longuement, avec mon père...

—Monsieur le duc a-t-il eu la bonté de s'occuper de moi ? demanda vivement le jeune homme.

—Tu n'en doutes pas...

—A-t-il réussi ?

—Hélas ! non... et j'en suis désolé...

Etienne Loriot devint un peu pâle.

—Ainsi, murmura-t-il, un concurrent l'a emporté sur moi ?...

—Oui, mon ami, et avant que mon père ait pu appuyer ta demande... Quand il a parlé tout était fini...

Le jeune médecin baissa la tête et fit un geste de découragement.

Du haut de son siège Pierre Loriot avait entendu et il intervint :

—Eh bien ! quoi, garçon, s'écria-t-il, tu ne vas pas, j'imagine, te faire du chagrin et te mettre la cervelle à l'envers pour si peu de chose ! C'est un petit malheur, après tout !... La place qu'on te refuse aujourd'hui, on te la donnera demain, ou une autre meilleure... Tu peux dormir en paix...

—Sans doute, mon cher oncle, répondit Etienne, mais cependant...

—Il n'y a pas de *mais cependant*, interrompit Pierre Loriot en descendant de son siège et en se réunissant sur le trottoir aux deux jeunes gens, à vingt et un ans, que diable, tu ne peux pas espérer toucher au but du premier coup, quoique tu le mérites dix fois plus que n'importe qui ! *Petit à petit l'oiseau fait son nid !* C'est un vieux proverbe, ça, et je te fiche mon billet qu'il n'est pas sot !... J'ai commencé, moi, tel que tu me vois, avec deux haridelles poussives qui ne tenaient pas sur leurs pattes... les pauvres bêtes... et qui sont tombées

fourbues dans l'avenue de Neuilly, pas loin du pont, par une vilaine nuit, il y a juste vingt ans !... Je conduisais un berlingot dont la ferraille craquait de partout, qui ne valait pas cent écus et qui portait le numéro 13... un mauvais numéro, à ce qu'on dit... Je n'en crois rien, ayant la preuve du contraire... Eh bien ! aujourd'hui j'ai dans mon écurie quatre bon chevaux, qui ne travaillent que tous les deux jours, histoire de ne point les esquinter, et sous ma remise trois voitures aussi cossues que les calèches de grande remise qui servent pour les noces bourgeoises... Regardez un peu celle-là... c'est justement mon numéro 13 !... Et dans mon secrétaire, qui est en acajou, s'il vous plaît, un petit paquet d'obligations de la ville de Paris... Mais, dame ! il m'a fallu du temps pour amasser tout ça !... J'ai comme j'ai fait... prends patience... *Tout vient à point à qui sait attendre...* C'est encore un proverbe, ça, et pas plus sot que le premier... Médecin sous-chef d'un grand hôpital à ton âge, le morceau est trop gros, ça te donnerait une indigestion... Laisse couler l'eau... tu as du temps devant toi, grâce à Dieu !... voilà ma manière de voir...

—C'est la bonne, dit Henry en souriant. M. Lorient a raison cent fois pour une... Tu viens d'avoir une déception, il faut en prendre bravement ton parti et ne point t'affliger...

—Je le reconnais, mon ami, répliqua le jeune médecin, mais je ne puis commander à ma tristesse...

—Pourquoi donc ?...

—Au poste que j'ambitionnais étaient attachés bien des choses ! ! Mon avenir, mon bonheur en dépendaient...

—Ta ! ta ! ta ! fit Lorient, tout ça n'a pas le sens commun !... Ton avenir est assuré !... Tu as déjà une clientèle... elle ira toujours en grossissant... Quant à ton bonheur... eh bien ! quoi, sois philosophe... Il viendra, je t'en réponds... Si ce n'est pas demain, ce sera dans six mois...

—Mais, mon oncle, reprit Etienne, ma nomination m'aurait permis enfin de reconnaître les sacrifices que vous vous êtes imposés pour moi depuis mon enfance... Je vous ai coûté beaucoup d'argent...

—En voilà une bêtise ! s'écria le cocher de fiacre avec un gros rire. Il était à toi, cet argent !... Non seulement tu ne me dois rien, mais je suis ton obligé, puisque tu soignes mes rhumes et mes lumbagos sans me réclamer d'honoraires...

—J'aurais voulu vous voir quitter un état fatigant et vivre tranquille auprès de moi.

—Halte-là ! garçon ! halte-là ! dit Pierre Lorient d'une voix émue. Abandonner mon fouet et mes guides ! Ah ça ! tu n'y penses pas ! C'est mon plaisir, à moi, c'est ma vie ! Le jour où je descendrai du siège de mon numéro 13 pour n'y plus remonter, c'est que l'huile manquera dans la lampe, et alors tu n'auras plus besoin de t'occuper de moi que pour commander ma dernière chemise... une chemise solide en vrai cœur de chêne !... Cocher je suis né, vois-tu, cocher j'ai vécu, cocher je mourrai, voilà mon idée et allez donc !...

Pierre Lorient s'interrompit pendant une seconde et reprit en changeant de ton :

—Je vous demande pardon, monsieur Henry, mais il faut que je rappelle à mon docteur que je dois aller prendre quelqu'un à midi... Or, nous étions en route pour le quartier du Luxembourg et voilà qu'il est onze heures un quart...

—Mon cher oncle, dit Etienne, j'ai encore à causer avec M. de la Tour-Vaudieu... Ne vous occupez plus de moi, et allez où vous êtes attendu...

—Alors, je file... Quand viendra-tu me voir ?

—Bientôt, mon cher oncle...

—Tu sais que tu m'as promis de me présenter un de ces jours à... à quelqu'un... ne l'oublie pas...

—Je n'aurai garde...

—C'est que, vois-tu, je tiens à voir ma nièce future... je ne peux pas l'aimer sans la connaître, et il me tarde de l'aimer.

Une subite rougeur empourpra les joues du jeune médecin qui balbutia quelques paroles indistinctes.

—A bientôt, garçon... Monsieur Henry, à l'avantage !... dit Pierre Lorient, qui remonta sur le siège du fiacre numéro 13, fit claquer son fouet et

adressa une bonne parole à Trompette et à Rigolette.

Les deux juments partirent au grand trot.

—Quelle loyale et franche nature ! s'écria Henry en regardant s'éloigner l'oncle d'Etienne.

—C'est le meilleur des hommes... répondit ce dernier. J'éprouve pour lui une tendresse vraiment filiale, et si j'avais été nommé, comme j'osais presque le croire, je n'aurais pas désespéré d'amener peu à peu ce cher oncle à vivre auprès de moi, malgré son amour, ou plutôt sa passion pour le fouet et les guides...

Henry secoua la tête.

—Tu aurais eu beaucoup de peine à y parvenir... répliqua-t-il. Ton oncle nous l'a dit : son état, c'est sa vie ! Mais entre nous, et la main sur la conscience, est-ce pour cela surtout que la déception te semble si rude ? D'après les dernières paroles de ton oncle, et je crois les avoir bien comprises, il est question d'un projet de mariage...

—Un projet... murmura mélancoliquement Etienne. Il serait plus juste de dire : *Un rêve...*

Il s'agit sans doute d'une riche alliance que ta nomination à un poste important facilitait ?

—Non, l'alliance que j'ambitionne ne m'apporterait pas un sou...

—Alors, tu es amoureux ?...

—Oui, mon cher Henry.

—Amoureux sérieusement ?

—L'amour n'existe qu'à condition d'être sérieux... Autrement il change de nom et s'appelle le caprice.

—Celle que tu aimes ?

—Est une humble et charmante enfant, sans fortune et sans avenir...

—Tu la connais depuis longtemps ?

—Écoute, c'est une histoire bien courte et bien vulgaire : Appelé, il y a un mois environ, au chevet de son frère, un jeune homme à peu près de notre âge, qu'une maladie de poitrine conduisit rapidement à la tombe, je fus ébloui d'abord par la touchante beauté de Berthe, puis ému des soins continuels, de la sollicitude de toutes les heures, dont elle entour le pauvre moribond... La mère, atteinte elle-même, et dangereusement, je le crains, ne peut qu'à peine aider sa fille dont rien n'égale le courage, le dévouement, et qui succomberait à la tâche sans son admirable énergie... Le cœur et la volonté, chez elle, soutiennent les forces défaillantes... Elle se brise et ne paraît même pas s'apercevoir de la fatigue... J'ai donné mon cœur à cette enfant héroïque dont le frère va s'éteindre... Dans quelques jours elle restera seule avec sa mère, bien malade aussi, je te le répète, et que semble miner quelque chagrin profond... Le travail du fils était l'unique ressource de ces deux femmes... Quand Abel aura succombé, quand Mme Monestier sera morte, Berthe abandonnée, désespérée, ne succombera-t-elle pas à son tour ?... Aura-t-elle le courage de vivre ! Où puiserait-elle la force nécessaire ?

—Dans son amour pour toi...

—Hélas ! mon ami, suis-je aimé ? Je l'ignore et j'en doute...

## XVIII

—Tu n'as donc pas avoué ta tendresse à cette jeune fille.

—Non...

—Il fallait le faire...

—Je n'ai pas osé...

—Pourquoi ?...

—Il m'aurait semblé commettre une mauvaise action en parlant d'amour auprès d'une couche d'agonie... Berthe, d'ailleurs, m'aurait-elle écouté et m'aurait-elle compris ?

—Il fallait adresser la demande à sa mère...

—J'attendais... Tu connais la raison qui maintenant me condamne au silence...

—Cette nomination qui t'échappe ?

—Oui.

—Eh bien ! tu as tort... Je sais à merveille qu'une position bien assise, te mettant hors de pair du premier coup, t'aurait donné beaucoup d'assurance, mais l'écroulement d'un espoir prématuré ne doit pas être selon moi un obstacle à tes projets... Tu gagnes assez d'argent pour assurer à la jeune fille qui deviendra ta femme une existence heureuse dans sa simplicité... D'ailleurs l'avenir t'appartient et je te réponds qu'il sera brillant...

marche donc en avant sans crainte... N'hésite plus... déclare-toi...

—Et si je ne suis point aimé ?... murmura Etienne Lorient avec un soupir,

—C'est impossible !... Qui ne t'aimerait ?...

—Tu juges les autres d'après toi...

—En aucune façon... Je suis logique, voilà tout... M<sup>lle</sup> Berthe n'a pu te voir sans t'apprécier, sans t'estimer, sans te regarder au moins comme un ami... De l'amitié à l'amour, entre une charmante jeune fille et un beau garçon, la distance est facile à franchir... La pauvre enfant n'a connu sans doute que les amertumes de la vie... Elle accueillera avec une affection reconnaissante l'homme qui lui montrera l'avenir paisible et souriant... Va, tu seras heureux !

—Vrai ! tu crois mon bonheur possible ?

—Si j'en doutais, il faudrait donc douter du mien... Nos destinées se côtoient, tu le sais bien... Nos lignes de chance sont parallèles... Nos études nous ont réunis sur les mêmes bancs... Nous avons partagé fraternellement les couronnes universitaires... Tu étais reçu docteur en médecine au moment où j'étais reçu docteur en droit... Tu es amoureux, je le suis aussi, et j'espère bien que le jour où M<sup>lle</sup> Isabeau de Lilliers deviendra ma femme, tu donneras ton nom à M<sup>lle</sup> Berthe Monestier.

A mesure que parlait Henry, on voyait s'effacer l'expression de tristesse et de découragement empreinte sur le visage d'Etienne, et le sourire reparessait sur ses lèvres.

Il saisit les mains du jeune marquis et les serra entre les siennes avec effusion.

—Ah ! s'écria-t-il, que tu es bien un véritable ami !

—En doutais-tu ?

—Non, certes !... Mais tu viens de me le prouver une fois de plus !... Tes paroles ont ranimé mon courage ! Je faiblissais et me voici fort ! Tu as raison, je dois espérer... Plus de défaillances désormais !... Je me sens renaitre... et c'est à toi, c'est à ton amitié que je le dois ! !...

—A la bonne heure !... s'écria Henry de la Tour-Vaudieu, en répondant par une pression semblable à l'affectueuse étreinte des mains d'Etienne Lorient. Je retrouve mon vaillant camarade et je suis certain que désormais tu garderas ta foi dans l'avenir qui ne saurait manquer à tout homme d'énergie, de talent et d'honneur !

Puis, changeant de ton, il demanda :

—M<sup>lle</sup> Berthe a-t-elle d'autres parents que sa mère et son frère ?...

—Non... M<sup>me</sup> Monestier est veuve depuis vingt ans et n'a jamais quitté le deuil d'un mari qu'elle adorait...

—Et son fils est perdu ?

—Pour le sauver j'ai tenté l'impossible... Tout ce qui peut se faire, je l'ai fait en vain... La phthisie pulmonaire atteignait son dernier période lorsque j'ai été appelé, et d'ailleurs c'est un mal qui ne pardonne pas... A peine ai-je pu calmer un peu les souffrances du malheureux jeune homme...

—Il était, m'as-tu dit, l'unique soutien de sa mère et de sa sœur ?

—Oui... Elève distingué de l'Ecole des arts et métiers, excellent sujet, contremaître dans un des premiers ateliers de mécanique de Paris, il ne pouvait manquer de prendre rang un jour parmi nos savants et nos industriels les plus distingués... Sa mort sera un coup de foudre pour les deux pauvres femmes...

—S'attendent-elles à cette mort ?

—Le courage m'a manqué pour leur dire combien la catastrophe est proche, mais je ne leur ai laissé que bien peu d'espoir...

—Je les plains de toute mon âme... Heureusement tu leur resteras... Tu seras leur conseil, leur appui, leur sauveur...

—Si M<sup>lle</sup> Berthe veut bien m'en donner le droit... murmura le jeune médecin.

—N'oublie pas que tu peux compter absolument sur moi... reprit Henry. Je serai fier de t'aider dans une si noble tâche... Je mets à ta disposition le crédit de mon père, et mes quelques économies... En disposant de moi comme au besoin je disposerais de toi, tu me prouveras ton affection...

—Merci, mon ami, merci de tout mon cœur... et adieu... Je vais rue Notre-Dame-des-Champs...

—A bientôt, n'est-ce pas ?

—Oui, à bientôt...  
—Tu me tiendras au courant ?  
—Je te le promets...

Les deux jeunes gens se séparèrent. Henry traversa pédestrement la place du Carrousel. Etienne monta dans une voiture de place qui passait à vide. Il avait hâte d'arriver.

M<sup>me</sup> Monestier, ou plutôt M<sup>me</sup> Leroyer (car nos lecteurs ont deviné déjà que tel était son véritable nom), habitait avec ses deux enfants un petit appartement au troisième étage, d'une maison modeste de la rue Notre-Dame-des-Champs, près de la rue Vavin, dans le quartier du Luxembourg.

Ce logement se composait de quatre pièces : une salle à manger servant aussi de salon, deux chambres à coucher et une cuisine.

Cet humble intérieur était meublé comme le sont d'habitude les logements des ouvriers aisés, c'est-à-dire d'une façon extrêmement simple ; mais un ordre parfait, une exquise propreté, lui donnaient bonne apparence.

Nous devancerons Etienne Lorient rue Notre-Dame-des-Champs, afin de présenter à nos lecteurs les nouveaux personnages qui doivent jouer un rôle important dans ce récit.

A peine avait-on franchi le seuil de la première pièce, qu'on sentait en quelque sorte flotter autour de soi une atmosphère de tristesse.

Abel, le frère de Berthe, étendu depuis près de deux mois sur son lit de douleur, subissait les atteintes suprêmes du mal inguérissable qui devait l'emporter à vingt-cinq ans...

Il avait été très beau, on devait même dire qu'il l'était encore, mais on ne pouvait contempler ce jeune visage marqué déjà du sceau de la mort sans se sentir le cœur serré.

Les joues creuses du malade offraient une teinte d'un blanc mat.

Les pommettes saillantes et vermillonnées tranchaient d'une façon sinistre cette pâleur de mauvais augure.

Les cheveux noirs mouillés de sueur se collaient sur le front et les tempes, creuses comme les joues. Sous les arcades sourcilières profondes les yeux brillaient du feu de la fièvre. Les lèvres entr'ouvertes et décolorées laissaient voir les dents éclatantes. Les narines se pinçaient. La maigreur des membres était prodigieuse. Le réseau des veines se dessinait en saillie sous la peau transparente.

Au pied du lit, une femme assise, les mains jointes, les yeux tournés vers le malade, remuait silencieusement les lèvres.

Cette femme, *Mater Dolorosa*, élevait son âme en une prière ardente et demandait à Dieu de faire un miracle.

Elle avait quarante cinq ans au plus, mais ses cheveux prématurément blanchis, ses traits flétris par d'indicibles angoisses, sa santé lentement détruite et qui, nous le savons, inquiétait Etienne Lorient, lui donnaient l'air d'avoir soixante années au moins.

Une jeune fille de vingt-deux ans, paraissant, au contraire, âgée tout au plus de dix-huit ans, une jeune fille aux yeux d'un bleu pur, adorablement jolie malgré sa pâleur, sous les ondes épaisses de ses cheveux blonds, se tenait debout, attentive et muette, au chevet du lit. Elle ressemblait à ces vierges martyres dont les peintres italiens de la grande époque aimaient à reproduire les traits charmants et les touchantes attitudes.

C'était Berthe.

Abel fit un mouvement léger et balbutia :

—J'ai soif !

Berthe prit aussitôt une fiole pleine de potion et versa dans une cuiller de maillechort une partie du liquide que renfermait cette fiole.

Elle glissa son bras gauche sous les épaules de son bien-aimé malade, et, cherchant à le soulever, elle lui dit, en approchant de ses lèvres la cuiller :

—Bois, cher Abel...

Cette prière tendre et émue parut galvaniser le jeune homme.

Il tourna la tête vers sa sœur. Un sourire affectueux glissa sur ses lèvres et il répliqua d'une voix éteinte :

—Merci, petite sœur...

Ensuite il but avidement.

Le breuvage dont Etienne avait donné la formule produisit un effet immédiat.

Abel secoua pour un instant la torpeur dans

laquelle il était plongé. Ses joues pâles se colorèrent légèrement. La lueur fiévreuse qui brûlait dans ses prunelles s'éteignit.

Il se souleva de lui-même, presque sans efforts, prit la main de sa sœur, la pressa contre ses lèvres et murmura :

—Berthe... Berthe, que tu es bonne !...

Ces mots, si simples, causèrent à la mère et à la fille, un attendrissement profond, leurs cœurs trop gonflés débordèrent. De grosses larmes coulèrent sur leurs joues.

—Vous pleurez !... fit tristement Abel. Pourquoi pleurez-vous ? Ai-je dit quelque chose qui vous ait affligées ?...

### XIX

—Rien, cher frère, répondit Berthe en essuyant ses yeux et en embrassant le malade, aucun chagrin ne saurait nous venir de toi, mais notre cœur se brise en te voyant souffrir...

Abel ébaucha un geste de dénégation, tandis qu'une toux sèche et sifflante ébranlait sa poitrine, puis il répliqua vivement :

—Rassure-toi donc... Je ne souffre pas... je t'assure que je ne souffre pas, et dès que les bons soins du docteur m'auront délivré de cette toux plus agaçante que douloureuse, j'irai mieux, beaucoup mieux, et ma convalescence ne me fera guère attendre... Ainsi, mère chérie, ainsi, petite sœur, essuyez ces vilaines larmes qui me désolent, et venez m'embrasser toutes les deux.

La pauvre femme se leva d'une façon lente et pénible car ses forces étaient à bout, s'approcha de son enfant et se pencha vers lui.

Berthe, de son côté, en faisait autant.

Abel enveloppa de ses deux bras amaigris les épaules des deux femmes ; il attira leurs têtes au niveau de son visage, les embrassa longuement et, pris d'une émotion soudaine, se mit à pleurer à son tour.

Angèle se déroba la première à cette touchante et suprême étreinte.

—Tu te fatigues, cher enfant... dit-elle en affermissant de son mieux sa voix et en refoulant dans sa gorge les sanglots qui l'étouffaient. Oublies-tu donc que le docteur t'a recommandé d'être calme si tu voulais hâter ta guérison ? Obéis à notre ami... Sois sage...

—Oui, mère, oui, tu as raison, je serai docile... je veux guérir... balbutia-t-il en laissant retomber sa tête sur l'oreiller.

Après une crise de toux, qui mit au bord de ses lèvres une écume rougeâtre, il demanda :

—Le docteur va venir, n'est-ce pas ?

—Oui, frère, répondit Berthe, l'heure de sa visite approche...

—Ce cher docteur, poursuivit Abel, comme il est bon !

—Bon, dévoué, généreux... dit avec affection M<sup>me</sup> Leroyer. Il se conduisit avec nous comme s'il était notre ami depuis longtemps.

Berthe baissa la tête sans prononcer une parole, tandis qu'un beau nuage d'un rose vif chassait la pâleur de son visage.

—Comment pourrions-nous jamais le payer de ses soins ? reprit Abel.

—Ah ! s'écria Berthe avec un involontaire entraînement, ah ! ne te préoccupe pas de cela !... Et le nuage pourpre s'épaissit de plus en plus.

—Nous sommes si pauvres maintenant... poursuivit le malade. Voilà deux mois que je suis dans mon lit... deux mois que je ne gagne rien... Nos économies s'épuisent... bientôt ce sera la misère... la misère pour vous... mon Dieu !... la misère...

Le visage d'Abel prit une expression navrante et de nouveau fut inondé de larmes.

Berthe et M<sup>me</sup> Leroyer appuyèrent tour à tour leurs lèvres sur son front.

—Tu te trompes, cher enfant, dit la mère, tes inquiétudes n'ont point de motif sérieux... Notre argent s'épuise, il est vrai... il nous en reste encore un peu cependant... nous avons d'ailleurs quelques petits bijoux et du linge dont la vente nous permettrait au besoin de vivre jusqu'à ta guérison complète...

—Vos pauvres bijoux... votre linge... vos seules ressources... répéta le malade d'une voix profondément altérée. Oh ! ne dites pas cela, ma mère, car je voudrais me le cacher à moi-même... voilà d'où vient mon épouvante... Si je mourais, que deviendriez vous ?...

La suite au prochain numéro

## THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS . . . Propriétaires-Gérants

Semaine commençant lundi, le 22 novembre. Matinée tous les jours

LE SUCCES DU THEATRE UNION SQUARE

## A PRISONER FOR LIFE !!

L'un des plus beaux drames qui aient jamais été écrits et présenté par une compagnie

Spécialement bien composé d'artistes renommés

La mise en scène la plus complète qui ait jamais été placée devant le public

ADMISSION . . . . . 10, 20 et 30 cts



Vente extraordinaire

DURANT LES

QUINZE JOURS

Qui vont suivre cette annonce

Tous nos SERVICES DE TABLE et de CHAMBRES à l'étalage seront réduits de

DIX POUR CENT

afin de faire place à notre marchandise emballée. Nos services en porcelaine vendus presque au même prix que les services en pierre ou *vaisselle*.

L'ANCIENNE MAISON

L. DENEAU

2023, NOTRE-DAME, MONTREAL

SALON DE MODES

DE

MADAME J. E. VAINÉ,

1931 RUE NOTRE-DAME

Deuxième ouverture de Modes d'Automne à ce magnifique Salon. Le public est cordialement invité à venir visiter le bel assortiment de chapeaux, plumes, fleurs et garnitures de chapeaux de tous genres. Haut goût, exécution prompte de toute commande et satisfaction générale.

Mlle Louise Jolivet, aussi de New-York, et autrefois de la maison N. E. Hamilton, est spécialement chargée de la chapellerie.

Coupe du plus haut goût et confection supérieure de manteaux, etc.

N'oubliez pas de visiter avant de commander ailleurs



LA PLACE POUR SE PROCURER LES MEILLEURS

THEES ET CAFES

AVEC GARANTIE ET SATISFACTION EST CHEZ

GEORGE BRISTOL,

177, rue Saint-Laurent, Montréal

CHAUSSURES !

Chaussures de tous genres, haute nouveauté et communes, confection supérieure à des prix extraordinairement bas. Chaussures pour dames et enfants une spécialité. Chaussures à ordre exécutées promptement par des mains habiles ; prix défiant toute concurrence.

Claques à 5 cents de bénéfice par paire. Une visite convaincra l'acheteur des avantages qu'offre en ce moment la

MAISON N. GAGNON !

892, rue Sainte-Catherine, Montréal